

THE CHURCH OF
CHRIST
IN THE
UNITED STATES
OF AMERICA
BY
JOHN
BROWN
1847

VICTORINE DE SAINTE-AULAIRES

BARONNE DE LANGSDORFF

1812-1854

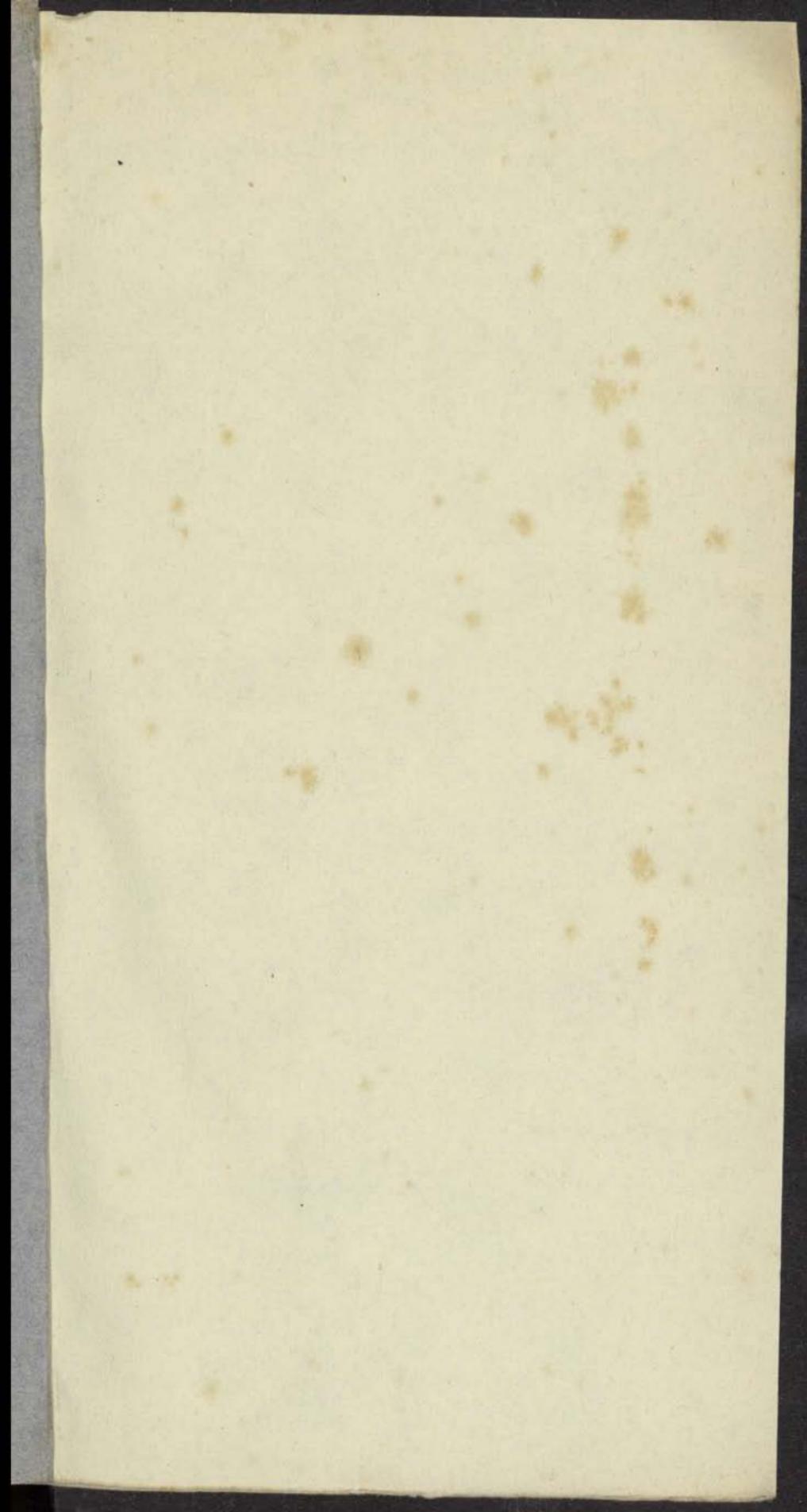


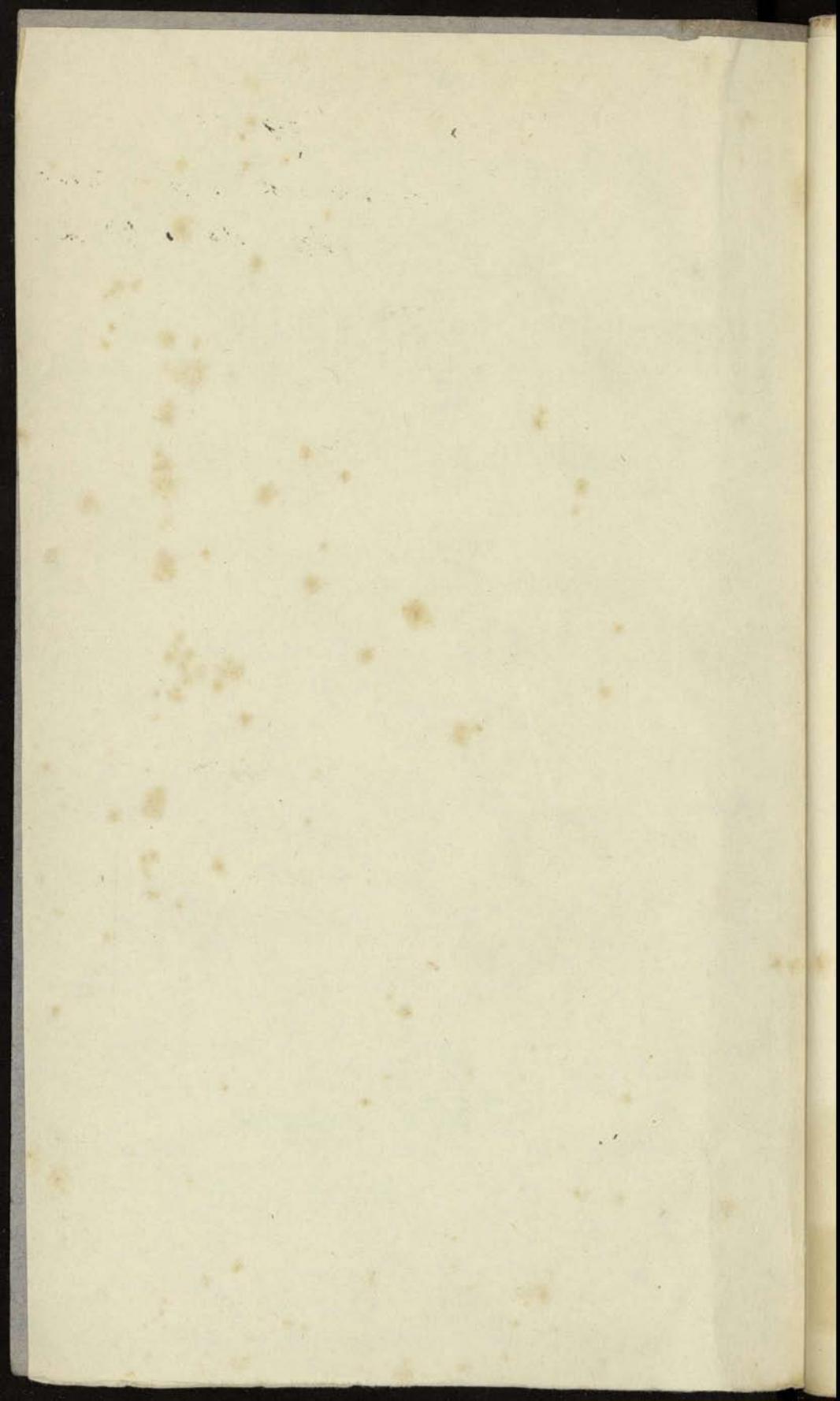
PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE CASSARD FRÈRES

3, Rue Denfert-Rochereau, 3

—
1917





à Madame Negrier
Bien affectueux souvenir
M. de St. A.

VICTORINE DE SAINTE-AULAIRE

BARONNE DE LANGSDORFF

1812-1854

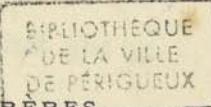


Exclu du Prêt

PZ 3786

PÉRIGUEUX
IMPRIMERIE CASSARD FRÈRES

3, Rue Denfert-Rochereau, 3



1917

E.P.
PZ 3786
C 1049324

СИБИРСКИЕ ЗИМЫ

СОВОЛЫ ВЪ ЗИМОЮ

ФОТО-АЛЬБОМ

СОВОЛЫ

СОВОЛЫ ВЪ ЗИМОЮ

СОВОЛЫ ВЪ ЗИМОЮ

ФОТО

I.

Vous désirez, mes enfants, que je vous parle de cette grand'mère dont vous savez peu de choses, si ce n'est ce que chacun vous redit, qu'elle était charmante.... Que vous dire de plus? Oui, charmante! le charme même. Je ne sais comment m'y prendre pour ne pas sembler exagérée, poseuse. Je ne vous représenterai que ce qui est strictement vrai et vous croirez que je vous fais un portrait de fantaisie.

Je n'ai rien connu de plus aimable que Victorine de Langsdorff. Je la vois; j'avais 17 ans quand elle est morte et c'est une

image vivante encore pour moi. Toute notre enfance a été éclairée par cette délicieuse affection, par cette personne exceptionnelle. Aujourd'hui, elle me paraît comme une lumière douce, pure, vraie : vraie surtout, car le charme et le trait particulier ici, c'est la vérité. Cette créature était vraiment ce que Dieu voulait qu'elle fût. Tout était réel en elle. « *Res tantum habet de esse quantum habet de veritate.* » « *Une chose n'existe qu'autant qu'elle est vraie* », disait l'ancienne école. Pour chercher le mot précis et la formule de son charme, elle était *heureuse* ; heureuse enfant, puis heureuse jeune fille, enchantée par les arts, par ses lectures, par ses amis, par la société où elle vivait, enchantée par la nature surtout. Elle aimait tout ce qui existe et toujours en Dieu. Elle pouvait dire comme je ne sais quel saint : « *J'aime tout ce qui est, car cela est par Dieu.* » Elle voyait tout dans cette merveilleuse lumière qui est la

lumière divine : « *In lumine tuo, Domine videbimus lumen : Signasti super nos lumen vultus tui, Domine, dedisti laetitiam in corde meo.* »

« Seigneur, vous avez marqué sur nous la lumière de votre visage, vous avez mis la joie dans mon cœur. » Cette joie-là, son cœur ne la perdit jamais. Le journal que vous avez conservé est un livre de piété, le miroir d'une vie de jeune fille sainte et heureuse, puis d'une heureuse et sainte jeune femme; elle est morte en pleine vie et en plein bonheur, alors que ses deux fils aînés sortaient de l'enfance, que ses parents jouissaient de sa tendresse, et qu'elle, avec son mari et ses enfants, rayonnait sur leur vieillesse une lumière douce et fraîche. Elle avait peur de l'âge, et le disait simplement, comme un être simple et sain; aussi Dieu lui donna de mourir en plein été de la vie, mais au moment où l'automne s'annonce. Elle avait, dis-je, horreur de ce qui est déca-

dence et maladie. C'est cette vigueur d'une nature saine et jeune, ce sentiment antique de la vie, éclairé par un jour absolument chrétien, qui fait le caractère distinctif de Victorine. Beauté de la vie, de la création et des arts, dans la lumière surnaturelle, et la mort regardée comme l'illumination complète. Voilà le résumé de sa piété.

Vous me direz : « Elle a été exceptionnellement heureuse. » Oui, en ce sens que rien n'a troublé la direction de sa vie, et que les milieux ont toujours été favorables au développement de cette plante charmante ; elle a pleuré, vous le verrez, mais ses larmes douces étaient bénies de Dieu, et c'est à Dieu qu'elle accourrait pour être consolée, sans hésitation, comme sans amertume.

Elle est venue au monde le 28 juillet 1812, dans cet Etioles qu'elle aimait toujours, qui fut sa patrie intime, d'où elle partit pour le ciel, quarante-deux ans après, et dont les

moindres tableaux sont associés à son enfance comme à sa dernière maladie. Entre son frère, plus âgé qu'elle de deux ans, ses deux sœurs plus jeunes, elle grandissait, simplement, pieusement et librement; d'une piété très évangélique, nourrie de la Sainte-Ecriture dont les paroles lui étaient familières, elle les appliquait déjà à ses actions enfantines. Plus tard, elle se souvenait que, toute petite, elle croyait avoir le don de se soutenir en l'air, et vivement tentée de l'éprouver, elle était au moment de s'élancer du haut d'un escalier, quand elle pensa aux paroles : « Vous ne tenterez pas le Seigneur », et elle s'arrêta.

Madame de Saint-Aulaire était frappée de la nature exceptionnelle de sa fille, « Victoria doit se corriger de ses distractions, » c'est là son défaut. Quelle âme pure et vive, quelle vérité! Quelle piété! » Elle avait alors 14 ans.

Puis vinrent les années de jeunesse ; la vie intellectuelle tenait alors une grande place : une société rare se groupait, à part du monde, autour de l'aristocratie ralliée aux idées libérales sous le gouvernement de Louis XVIII ; les jeunes filles étaient élevées dans l'élite intellectuelle, comme a dit plus tard Sainte-Beuve, en parlant du groupe des doctrinaires : « De même que » les empereurs d'Orient naissaient dans » la pourpre du palais, cette jeunesse-là » naquit et grandit dans la pourpre intellectuelle, ce sont les Porphyrogénètes de » l'esprit. » Chez votre grand'mère ou chez la Duchesse de Broglie, se trouvaient, chaque soir, MM. Cousin, Villemain, Guizot, Saint-Marc-Girardin, Ampère, Schlegel ; pour les jeunes filles l'étude se confondait avec le courant de la vie habituelle ; aux heures de travail, on lisait les œuvres de ceux dont la conversation remplissait la soirée ; à la cam-

pagne, Talma, M^{le} Mars disaient des vers dans le joli jardin du poète Lebrun, et le journal de Victorine parle de la gaîté de ceux dont le nom est pour nous représenté par des volumes bien sérieux. Il faut lire, dans ce journal, le frais et naïf tableau de ces années, le plaisir d'aller ouvrir la petite porte du parc à *nos amis*. « Nous avons vu, de loin,
» arriver M. Ampère et nous avons passé le
» reste de la journée assises dans la prairie,
» à l'ombre des meules de foin, à lire une
» tragédie de Sophocle, et puis nous avons
» regardé le soleil couchant qui était superbe,
» et puis nous avons couru dans le foin.
» M. Ampère et M. Saint-Marc-Girardin
» étaient gais comme des enfants, nous
» nous sommes parfaitement amusés. »

Une autre fois, c'est M. de Lamartine, jeune et inconnu, qui arrive à Paris recommandé à M^{me} de Sainte-Aulaire par M^{le} de Virieu, notre cousine ; il vient à Etoiles et

récite ses premiers vers, un beau soir d'été, dans cette jolie prairie, devant le petit céna- cle d'amis présidé par M. Villemain. Les jeunes filles sont ravies naturellement, mais lui n'est pas gai, ni simple; et le bon sens juvénile de Victorine en est frappé. « M. de » Lamartine m'a fait dire, par mon frère, de » regarder l'Etoile du Nord, ce soir, quand » je serai dans ma chambre, et que lui la » regarderait aussi. J'ai trouvé cela un peu » ridicule, j'ai dit à Louis de ne rien répon- » dre. Maman m'a dit que j'avais eu raison. » Je crains que M. de Lamartine ne soit un » peu occupé de lui-même. » Certes, elle craignait juste !

Cette prairie devant le château, où elle avait tant joué, où les soirs étaient si beaux, elle la regardait dans ses derniers jours sans désenchantement, sans regret, et sa vie dis- parut de là toute colorée, comme le soleil couchant qu'elle y avait tant admiré.

M^{me} de Broglie et ses deux filles, l'inoubliable Pauline, morte à 16 ans, et Louise, M^{me} d'Hausserville, la mère de votre cousin, venaient souvent à Etioles. M^{me} de Sainte-Aulaire et la Duchesse de Broglie s'aimaient comme deux sœurs. Leurs maris étaient unis dans les mêmes sentiments politiques ; avec MM. Royer-Collard, Pasquier, le général Foy, ils componaient, à la Chambre des Pairs, le groupe libéral monarchique. Je ne vous parle pas politique, mes enfants, je veux seulement vous faire comprendre dans quel centre d'élite votre grand'mère a formé sa jeunesse.

Au milieu de cette vie intellectuelle intense, les jeunes filles étaient habituées à visiter les pauvres, à soigner les malades du village, à faire la prière en commun dans la maison et l'école aux petites filles, à cette époque où l'Ecole des Sœurs n'existant pas encore. Dans ce monde-là il fallait écrire aisément. Cela était aussi nécessaire que de bien

parler et leur mère les exerçait à composer de petites histoires morales pour les enfants du pays, dans le genre des *tracts* populaires si répandus en Angleterre, peu usités alors en France. Leurs amies Pauline et Louise de Broglie étant protestantes, ces histoires édifiantes roulaient surtout sur les exemples de la Sainte Ecriture et sur les paroles de l'Evangile qui fut toujours le livre de piété et la nourriture intérieure de Victorine.

Sa première communion se fit sous la direction de l'abbé Ollivier, l'évêque d'Evreux, alors curé de Saint-Roch, grand ami de la famille, et de l'abbé Frayssinous. Victorine n'écrivait pas encore son journal, elle ne le commence qu'à 15 ans, en 1827.

Cette éducation si intellectuelle pourrait faire craindre que la simplicité des jeunes filles ne fût altérée ; mais il n'en était rien. Victorine était trop vraiment jeune pour ne pas s'amuser en enfant, même au bal ; et sa

simplicité enfantine passe à travers les examens de conscience maternels un peu imprudents et minutieux ; c'est que jamais une pensée mauvaise ne venait jeter son ombre sur cette âme joyeuse, et le mal moral est en réalité le seul ennemi de la joie. Elle écrit un jour : Je me suis bien amusée ! J'ai tant
» dansé que les pieds me faisaient mal !...
» On m'a demandé si le bal ne me semblait
» pas une chose bien vaine, si je n'étais pas
» plus contente de danser avec des danseurs
» élégants qu'avec d'autres, ou si je ne
» jouissais pas d'être plus invitée que mes
» compagnes. Je ne comprends pas qu'on
» cherche tout cela quand on danse !... »

Au milieu de la gaîté, l'étude, les pensées les plus sérieuses, le développement intellectuel de ces jeunes filles éveilleraient aujourd'hui l'idée des examens ou d'un manuel de baccalauréat, qui était alors bien loin des pensées. C'est qu'il n'y a pas une idée de

prétention dans toutes ces études. On veut faire des épouses capables de s'associer à leurs futurs maris dans ce monde intellectuel entre tous, des mères capables de diriger leurs fils ; c'est bien ainsi qu'elles l'entendent, la suite vous le montrera ; et elle se façonnent à ce ménage de l'esprit tout aussi simplement que d'autres au ménage de la maison. L'instruction n'est jamais recherchée pour elle-même, mais comme une ressource dans la vie, comme une discipline morale, comme un instrument pour bien faire ; comme tout ce qu'elle est en effet.

Une chose remarquable est la façon dont ces jeunes filles avaient, dans cette intimité un peu mêlée, gardé l'idée du rang. Dans sa bonté, Victorine se préoccupe du sort de ces jeunes professeurs et de ses amies ; elle veut les marier, et le jour où elle s'aperçoit que c'est elle qui les charme et qu'on la demande, *elle*, sa surprise est naïve ; M. Saint-Marc-Gi-

rardin, attiré et choyé comme un ami, et que l'on voulait marier à une jeune voisine, avait confié sa cause à M. Villemain, lequel s'en acquitta avec tout son esprit. La lettre qu'il écrivit au comte de Sainte-Aulaire, lui demandant, pour Saint-Marc-Girardin, la main de Victorine, se terminait par cette phrase : « Nous n'avons pas fait les barricades pour » conserver les barrières ! » On les conserva cependant.... Chose singulière ; l'intimité n'en continua pas moins et Saint-Marc-Girardin remit son sort entre les mains de M^{me} de Sainte-Aulaire, la priant, en toute confiance, de s'occuper de l'établir, ce qu'elle fit. Puis, vinrent les événements de 1830 ; les premiers moments de la royauté de Juillet apportaient dans le groupe libéral une ivresse de succès, hélas ! peu justifiée. Il faut voir, dans le Journal de Victorine, le désordre d'idées qui régnait autour d'elle. Ses 18 ans l'accueillaient sans soupçon ; à chaque instant elle répète ce

que l'on dit autour d'elle : « Le peuple a été » admirable. Quelle belle chose que ce » peuple de Paris ! » On se promenait aux Tuileries, on souriait aux femmes du peuple, on prenait de leurs mains des rubans tricolores ; la seule chose qui déplaisait à Victorine, c'était la simplicité exagérée de la cour et de la famille royale. « Je déteste la prétention et la recherche, dit-elle, mais j'adore la magnificence. » Elle prenait, en toutes choses, les mots dans le sens plein et elle voyait dans la royauté une image de force, d'éclat, de richesse. Aussi, quand un jour une vraie fête aux Tuileries montre une pompe digne du lieu, elle en jouit et en fait une description charmante.

Puis la scène change ; le comte de Sainte-Aulaire est nommé ambassadeur à Rome, alors les trois sœurs se trouvent dans un cadre de féerie : Ce n'est plus seulement une élite d'esprit et de talent groupée par choix

autour d'hommes politiques distingués, c'est le milieu social qui est bien le leur; et puis la fleur de toute chose qui, par état, se réunit sous leur patronage. La beauté rare, le charme personnel de M^{me} de Sainte-Aulaire, les jeunes attachés et les trois jeunes filles comptaient un ensemble de finesse, d'élévation, de charme aristocratique, qui resta ineffaçable dans le souvenir des contemporains. Le beau Palais Colonna, où résidait alors l'ambassade de France, était rempli de tableaux de maîtres, de fresques, de décorations, d'arabesques, que les jeunes filles copiaient en passant. M^{mes} Malibran et Lablache venaient chanter « *en petit comité, le soir* », c'est le mot qui revient souvent et c'est la chose favorite. Beyle Stendhal les promenait dans Rome, M. Ampère, bien jeune encore, les accompagnait. C'est à chaque page du journal : « Nous avons été à la villa Borghèse avec » M^{me} Malibran; comme il n'y avait per-

» sonne, elle nous a chanté *Casta Diva*,
» auprès de la fontaine » ou bien dans ces
jours dorés d'octobre qui sont les fêtes et les
délices des romains, c'est Horace Vernet qui
danse, avec sa fille la belle Louise, une taren-
telle napolitaine sous les pins de la villa
Pamphili ; puis les réceptions diplomatiques
dans la magnifique galerie du Palais Colonna,
le défilé des cardinaux et de l'aristocratie
romaine au temps où l'ambassade de France
avait encore tant de grandeur, et les céré-
monies à Saint-Pierre dans la tribune diplo-
matique où la France avait encore la première
place... Un jour, c'est Walter Scott, bien âgé
déjà, qui écoute auprès d'elles, ému jusqu'aux
larmes, la bénédiction papale sur la place
Saint-Pierre, et reconnaissant de l'accueil que
reçoit son talent déjà bien fatigué, il prend
les noms des trois sœurs pour les placer dans
son futur roman. Enfin tout ce qui dans bien
des vies est accessoire et fait un tableau

passager était le fond de leur vie à elles, et l'atmosphère où elles se mouvaient — justement parce qu'elles étaient dans leur élément, elles n'en étaient ni blasées, ni grisées ; jouissant de tout, mais conservant la règle sévère de leurs vies, la régularité de leurs études, leurs lectures sérieuses et cette solide piété qui était pour elles le fond de toute chose. « J'ai eu bien de la peine à m'endor- » mir, écrit Victorine après une soirée d'é- » motions musicales, j'ai eu recours à mes » chers psaumes, je me les suis récités par » cœur, il m'en a fallu plusieurs et cela m'a » calmée. » Elle savait une partie du psau- tier par cœur, en latin bien entendu. La Sainte Ecriture lui était familière, je ne puis trop vous le redire ; elle la repassait continuellement, non point comme leçon, mais comme le solide et habituel aliment de sa vie intérieure. De là, quel empire constant sur elle-même, quelle possession tranquille

de ses impressions, si vives pourtant. Il y a là outre la formation du monde, outre l'éducation, il y a la discipline intérieure du plus sévère christianisme.

Un grand élément de leur vie, c'est aussi leur affection mutuelle et une tendresse extrême pour leur mère. M^{me} de Sainte-Aulaire était l'âme de sa famille et, dans ses rapports avec ses filles, elle apportait une grande exigence, on peut le dire; elle demandait comme amie, elle imposait comme mère une confiance absolue; elle l'obtenait de ses trois filles et vraiment cette union est rare. Dans le journal des deux sœurs, on trouve continuellement ces mots: « Ce soir, excellente » conversation avec ma mère... quel bonheur » que d'avoir une mère comme la mienne... » Ma mère m'a fait remarquer que j'avais eu » tort en ceci... » Et quels torts, grand Dieu! il faut des yeux de mère pour les voir, une conscience de lis pour les reconnaître! Mais

avec Victorine, il y avait une affection spéciale, une communauté de pensées et de goûts, une amitié de choix qui se trouve bien rarement en ce monde. L'amour pour cette fille et la douleur de l'avoir perdue ont été *le leit-motif* dans la vie de M^{me} de Sainte-Aulaire, et ses vingt dernières années ont été consacrées au mari et aux enfants de sa Victorine.

Tandis que le monde, les arts, l'affection occupaient la mère et les filles, des affaires bien sérieuses se poursuivaient et les jeunes filles parlent avec un respect attendri des préoccupations de leur père, dont la tâche était grave. Lui qui apportait toujours dans sa famille comme dans le monde une sereine urbanité de grand seigneur, il avait de rudes moments dans son cabinet avec le cardinal Bernetti, le secrétaire d'Etat du Pape Grégoire XVI. Avec quel mélange de fermeté et de condescendance il conduisit des négocia-

tions bien difficiles, comment il obtint des réformes, que le gouvernement français revendiquait pour l'Italie. (La France était alors en mesure de protéger les réformes et de revendiquer des libertés !) quel respect il conserva cependant pour les idées, les usages, les préjugés peut-être même du moment, les mémoires diplomatiques en font foi et la lettre de Grégoire XVI au départ de l'ambassadeur en est un précieux témoignage. Les jeunes filles connaissaient quelque chose de ses préoccupations ; mais M. de Sainte-Aulaire ne voulait pas que son entourage fût en rien assombri. Il était de l'école de l'autre siècle, où rendre la vie agréable était un devoir et de plus un talent naturel aux hommes du monde. Les soucis restaient dans la chancellerie ; et dans sa famille, dans son salon, le père n'apportait qu'une amérité toujours accueillante, doucement animée ; il ne laissait voir aucune préoccupation

et n'en tolérait pas non plus. Cela était un peu officiel et convenu, me direz-vous ? Il se peut, mais quelle convention charmante ! et quand on a goûté l'agrément de cette manière de vivre, je vous assure que rien ne peut le faire oublier.

Au milieu de toutes ces choses diverses, Victorine et Eulalie étaient des jeunes filles, et des jeunes filles romanesques ! Oui, romanesques ! Elles l'étaient pleinement, et leur mère, toujours associée à leurs rêves, n'était pas la moins romanesque des trois.... « Je suis bien heureuse, écrit souvent Victorine, cependant » j'aimerais assez connaître celui à qui je » donnerai ma vie. » Elles discutaient librement entre elles tous ceux qui passaient sous leurs yeux. Les figures de tous leurs habitués sont décrites avec une finesse qui n'est jamais malveillante..... Elles s'intéressaient aux romans de leurs amies, très

persuadées, comme il est vrai, que la destinée de la femme est de donner son cœur et que le bonheur consiste à le donner à celui qui en est digne. « Je trouve mon amie Blanche » Foy charmante, écrit-elle à dix-sept ans, « je voudrais que quelqu'un prît une grande passion pour elle et qu'elle y répondît. » Son souhait naïf pour une amie exprime bien son état d'âme exalté. Elles avaient trop vécu dans le monde de l'imagination et des arts, elles étaient trop formées par les maîtres réels, par la Bible et par les chefs-d'œuvre humains, pour ne pas se livrer simplement à la fête de la vie.

Mais, toute jeune, exaltée et aimante que fût Victorine, vous savez comme elle était réelle, vraie en tout, respectueuse de ses sentiments et de ses propres émotions; elle ignorait tout des manœuvres de légère coquetterie qui amusent si souvent les jeunes filles, et si elle trouvait que son rôle

était la bonté et la bienveillance pour tout le monde, la moindre recherche de vanité et de ce que l'on appelle le succès lui était odieuse ou plutôt inconnue. Aussi, s'en remettant au cours de la vie, à la Providence, au jugement de sa mère, elle attendait ce premier amour auquel elle avait toute confiance, pour lui livrer devant Dieu tout son cœur et toute sa vie. — Il lui arriva avec ses dix-huit ans.

II.

M^{me} Mollien, amie intime de M^{me} de Sainte-Aulaire, lui avait demandé de faire recevoir, parmi ses attachés, le baron Emile de Langsdorff. « On l'appelle le beau jeune homme, » écrivait M^{me} Mollien, mais je vous assure » qu'il n'est pas fat, ni occupé de sa per- » sonne. » En effet, le nouvel arrivant, remar- quablement beau, était d'une extrême tris- tesse plutôt que timide et d'une mélancolie qui touchait parfois à la maussaderie. Sa jeunesse n'avait pas été heureuse ; il avait dix ans quand mourut sa mère, Laure de Fumel, dont la beauté lui avait laissé une vive image,

et peu de mois après, son père l'envoya au collège Louis-le-Grand; il y resta jusqu'à la fin de ses études. Plus tard, il me parlait parfois du bouleversement qui s'était produit dans sa tête d'enfant, quand tout lui avait manqué à la fois : ce beau château de Fumel avec sa vue admirable, le soleil, la liberté absolue, la tendresse de sa mère et d'une sœur, Aline, plus âgée que lui, et qu'il se trouva dans les cours étroites et humides, avec des étrangers. Un jour que nous traversions ensemble les Champs-Elysées, il me dit qu'il ne passait guère en cet endroit sans se rappeler la désolation d'une promenade du collège où triste, étranger et se trouvant souffrant, ses camarades s'étaient moqués de lui et son surveillant l'avait assez brutalement secoué; mais il était d'un caractère énergique, remarquablement intelligent, et il comprit qu'il n'y avait qu'une chose à faire : prendre la tête de sa classe, c'est ce qu'il fit.

Il eut bientôt cette place de choix, cette autorité sur les camarades, ce crédit près des maîtres que donne l'habitude des premiers rangs. Il s'attacha aux études. Dans ces années l'enseignement de l'Université était passionnément classique. Emile adopta l'esprit de l'époque. L'antiquité devint sa vraie nourrice intellectuelle ; il fut alors, et toute sa vie, de ce groupe d'esprits qui n'existe plus aujourd'hui, dit-on ; formé par l'antique, aussi familier avec la Grèce et Rome, qu'avec nos auteurs français depuis Montaigne jusqu'à Rousseau. Horace était son livre de chevet, et cela, jusqu'à son dernier jour.

En attendant, le collège devint la patrie de l'enfant ; son père l'y laissait même pendant les vacances. Ce ne fut qu'après de brillants concours qu'il revint à Fumel. Sa sœur l'avait quitté pour se retirer dans un couvent, le souvenir de sa mère était bien effacé. C'était le temps de *René* et des *Harmonies*. Emile

s'enfonçait dans les bois et les ruines de Bon Aguil, Lamartine ou Montaigne à la main. Dans cette existence sans direction morale, dans cette liberté absolue, la vie intellectuelle était la souveraine maîtresse ; elle ne perdit jamais ses droits et forma le jeune homme par des notions de justice et de générosité que ne complétait pas, hélas ! une éducation religieuse bien sommaire ; puis vinrent les années de droit à Paris. Emile le fit sérieusement, avec son esprit scrutateur et net, son goût à tout ce qu'il étudiait, associé à M. Saint-Marc-Girardin et surtout Sacy, Doudan (avec lesquels l'intimité persista toute la vie) et tout le groupe *des Débats* qui se fondait alors. La mort subite de son père l'appela à Fumel, et l'étudiant à l'imagination douloureuse, au cœur en tumulte, se trouva tout à coup transporté dans sa demeure déserte au milieu de difficultés bien réelles. Sa sœur était morte, laissant au couvent sa for-

tune, par des indications qui n'avaient aucune valeur légale. Des charges inattendues pesaient lourdement sur l'héritage réduit. Emile n'hésita pas, et, appliquant de suite les sentiments droits et généreux dont son esprit s'était nourri, il satisfit à tous les devoirs, accomplit les désirs de sa sœur en laissant au couvent tout ce qu'elle aurait possédé, assurant le sort de ceux que la mort de son père laissait en détresse ; puis il comprit qu'il avait à faire lui-même sa carrière, qu'il fallait entrer dans la vie d'action. Il disposa tout à Fumel pour que l'habitation ne souffrît pas d'une longue absence et prit des précautions d'ami envers ces lieux qui toujours exerçaient sur lui un charme magique et qu'il ne laissait que pour les retrouver, car ils furent toujours pour lui le cadre idéal de sa vie. En mourant il disait dans son délire : « Il faut partir, allons à Fumel. »

Il arrivait donc tout abattu par ces efforts,

et l'âme encore bouleversée par la mort tragique d'un ami très cher, tué en duel, sous ses yeux, à la suite d'un chagrin d'amour, la santé très ébranlée; mais décidé à se faire une vie, un avenir. Esprit ferme, habitué à ne compter que sur lui-même et y comptant beaucoup; cœur exigeant, ambitieux et voulant obtenir des choses tout ce qu'elles peuvent donner. « Il lui faut *beaucoup de tout* », disait plus tard, en plaisantant, Victorine dans son journal. « Il aura toujours beaucoup » d'amour de sa petite femme », ayant à la fois la culture des traditions choisies et un peu de l'âpreté du *self-made man...* C'est ainsi que le jeune homme arriva dans la brillante et chaude atmosphère de la famille et de l'ambassade.

On était prévenu, par quelques confidences de M^e Mollien, sur les peines de l'orphe-lin sans famille et qui n'avait à compter que sur lui-même. Emile, qui avait eu le culte

de sa mère et de sa sœur, et qui avait été privé sitôt de toute affection maternelle, recherchait les femmes âgées, et il s'était confié à M^{me} Mollien, à M^{lle} Adèle de Vitrolles, la sœur du ministre, sainte infirme qui lui inspirait une tendre vénération. M^{me} de Sainte-Aulaire était maternelle aussi, mais jeune encore, plus vivante, plus humaine que M^{lle} de Vitrolles, elle eut compassion de l'orphelin, elle voulut qu'il se sentît accueilli et réchauffé et de suite lui fit une place de choix. Il ne semble pas s'être ouvert d'abord au soleil de cet affectueux accueil..... il est inégal, orageux : parfois confiant et reconnaissant, parfois sombre et même si contrariant que la bonne M^{me} de Sainte-Aulaire et ses filles se le reprochent et se demandent en quoi elles l'ont blessé, mais tenant une place de plus en plus grande. Il faut voir dans le journal comment le roman germe, éclot et grandit sous l'influence de

l'attention et de la sympathie maternelle, plutôt excitée que refroidie par ces inégalités. Chaque jour, parmi les promenades dans Rome, les excursions dans les Abruzzes, où l'on allait chercher l'air des montagnes pendant l'été trop brûlant de la ville, le nom de M. de Langsdorff paraît, de temps en temps d'abord, maintenant à chaque page : « Aujourd'hui, il a été charmant, » nous voudrions qu'il se trouvât bien avec » nous et qu'il oublât ses peines..... Au- » jourd'hui M. de Langsdorff était bien » sombre, ma mère a causé longtemps seule » avec lui et nous dit qu'elle est bien tou- » chée de lui. » Encouragé par la mère, qui dirige toujours le cœur de sa fille, le roman grandit irrésistiblement et de ligne en ligne apparaît plus épanoui, sans événement et sans explication..... « Quand un homme a mis une semence en terre, dit l'Evangile, qu'il veille ou qu'il dorme le grain germe et

croît sans qu'il saehe comment. » Il en est ainsi dans le cœur d'une jeune fille ; la main de la mère avait volontairement posé la semence, l'accroissement vint tout seul. Comme dit la jolie poésie allemande : « *Sag mir wie kommt die Liebe ? Sie kommt und sie ist da. Und sag wie geht sie bin ? Die war's nicht der's geschah.* »

C'était bien l'amour vrai, en effet, car il fut toujours nouveau au cœur de la femme qui, vingt-quatre ans après, mourante, serrait la main de son mari et lui dictait ces mots : « Que Dieu la bénisse cette main » chérie que j'embrasse, sur laquelle je me « suis toujours appuyée et qui ne quittera « jamais mon cœur. »

Depuis ce jour le roman吸orbe toutes les pensées de la jeune fille, ou plutôt, sans la détourner de sa vie habituelle, il est le fond de tout et de l'atmosphère dans laquelle elle se meut :

The course of true love never does run smooth.

C'était une conquête à faire que ce mariage. Quelque confiance qu'eût M. de Sainte-Aulaire en la mère de ses filles, il ne pouvait si promptement se laisser captiver par la tristesse et la séduction du beau jeune homme. La fortune, il est vrai, comptait pour peu dans ce monde où l'on possédait naturellement tant de choses qui s'achètent et où l'on faisait cas surtout de ce qui ne s'achète pas; mais Emile était sans famille, entrait à peine dans la vie publique, pouvait-il inspirer confiance? M. de Sainte-Aulaire défendit tout engagement et prescrivit une longue attente avant toute décision. Il voulait être certain de la valeur personnelle et rassuré au moins sur l'avenir, et puis il désirait établir d'abord sa seconde fille, à laquelle aurait pu nuire le mariage un peu trop romanesque de l'aînée. Alors Victorine est admirable, ses résolutions sont

touchantes de naïveté. « Si mon père refuse
» son consentement, je ne lui témoignerai
» aucune peine, car il le fait pour mon bien.
» Je ne serai pas malheureuse, chez mes
» parents, avec mes études et mes amies. »
Puis peu à peu les expressions changent :
« Je serai malheureuse, mais qu'importe
» pourvu que Dieu soit content de moi et
» que je n'afflige pas mon père. » C'est
vraiment la jeune fille idéale, gardant la
paix de l'âme et de la vie dans un amour
qui la prend tout entière. Cependant la mère
veillait sur le roman qu'elle avait semé.
M. de Langsdorff continue à faire partie de
l'intérieur avec l'intimité que le rôle d'ami
donnait alors. Il soigne M^{me} de Sainte-
Aulaire, il s'assied auprès de son feu et lui
fait la lecture ; il y a là, car chaque cœur et
chaque famille porte la forme de son épo-
que, des scènes à la Jean-Jacques et des
tableaux à la Greuze. « Ce soir, maman avait

» la migraine. Tout le monde est parti, lui
» seul est resté, en lui en demandant la
» permission. Il l'a soignée, avec Eulalie et
» moi, d'une manière tout à fait filiale. Il
» lui prenait les mains, comme nous,
» comme nous les baisait et la rassurait.
» J'ai été extrêmement touchée, j'osais peu
» le regarder de temps en temps, cependant
» je voyais sa physionomie qui était d'une
» douceur extrême. O mon Dieu ! permet-
» tez-moi de l'aimer toujours, je sens qu'il
» est si bon ! »

A la faveur de cette intimité, la mère poursuit dans le cœur du jeune homme son œuvre pacifiante. Lui a pour elle une confiance de fils tendre, mais tyrannique, comme les fils les plus tendres le sont souvent, et n'épargne, dans ces alternatives, ni les nerfs de la mère, ni le cœur de la fille. On sent, on voit très bien que l'affection le gagne; mais il se débat en lui-

même, et tient à établir que s'il reste indépendant, c'est par goût. Tantôt il se retire avec une froideur affectée, un peu par dignité et parce qu'il ne veut pas être accepté avec condescendance ; ce motif là, Victorine le voit et le respecte ; un peu aussi parce que l'enfant de Jean-Jacques Rousseau qu'il est, regimbe devant le cœur angélique qui lui est ouvert. Je ne sais pourtant ce qu'il pouvait regretter, et quelles images du passé ou de ses rêveries pouvaient être plus vives que la réalité. Il est aimé avec une franchise et une simplicité absolue.

« Mon Dieu, permettez-moi de l'aimer
» toujours, et si vous ne le voulez pas,
» gardez non-seulement toutes mes paroles,
» mais toutes mes pensées, car vous avez
» droit à tout. » Cependant, le père n'était pas un tyran, il comprenait le désir de sa fille, il étudiait le caractère de M. de Langsdorff et reconnut, chez lui, une intelli-

genee rare, un esprit pratique et actif. Si la tendresse un peu romantique de M^{me} de Sainte-Aulaire avait touché et désarmé l'amertume de l'étudiant, enfant de René, la fermeté, la raison du père de famille achevèrent de le remettre dans le vrai. Pour des raisons bien différentes, M. de Sainte-Aulaire lui-même avait lutté en entrant dans la vie. Vous vous souvenez que pendant les années de la révolution, c'est comme élève de l'Ecole Polytechnique que votre aïeul assura l'existence de sa mère. Le gentilhomme, né dans l'ancien monde, avait dû conquérir sa place dans le nouveau. Sous ce rapport, l'ambition un peu âpre de l'étudiant diplomate ne lui déplaisait pas. Les deux esprits s'entendirent et les rapports de paternité intellectuelle furent bien réels et durèrent toute la vie, fortifiés encore par le goût des études classiques et par ce culte des lettres, si profond chez ceux dont il a

charmé la jeunesse. Je dis, en passant, mes enfants, que votre bisaïeul, comme votre grand-père, étaient excellents latinistes.

Cependant, vous le comprenez, ce ne fut que peu à peu et après une étude sérieuse, que M. de Sainte-Aulaire renonça pour sa fille à des mariages plus indiqués. Il les lui proposait et il exigeait qu'elle les examinât pendant cette année qui s'écoula entre Etiolles et Paris. Elle le fait consciencieusement, mais elle n'est jamais ébranlée et elle en revient toujours à dire : « Un mariage brillant ne me représente pas du tout le bonheur..... Si nous sommes unis, » je serai heureuse de lui dire que je n'ai » jamais eu le moindre sentiment. » Ce qui l'afflige seulement, c'est que son père ne voit pas encore M. de Langsdorff tel qu'elle le voit elle-même, mais sa confiance est ferme qu'il en sera un jour ainsi : « Les » lettres de mon père sont si bonnes, si

» affectueuses, si paternelles que j'ai été
» touchée aux larmes,.... j'ai une profonde
» reconnaissance à mon père. Il me dit
» encore qu'il désire que les renseignements
» demandés soient bons, mais cela me rend
» plus pénibles tous les mots qui montrent
» qu'il n'aurait pas ainsi choisi pour moi.
» Je sais bien que quand il connaîtra bien
» le caractère de M. de Langsdorff, il l'ai-
» mera; mais son affection pour moi le
» rend inquiet en ce moment, et je voudrais
» tant que de moi il ne lui vînt que de la
» joie, — comme il en a été pendant
» vingt et un ans! — Toutes les lettres
» qu'il m'écrit me sont bien douces, parce
» qu'il me le dit. »

Victorine n'était pas mystérieuse et d'ailleurs tous les sentiments étaient à jour et en commun dans ce groupe d'amis, qui s'aimaient réellement et qui s'analysaient furieusement! Le roman de Victorine est

le patrimoine de tous et chacun s'y intéresse.. Elle note cette sympathie que chacun lui témoigne avec des nuances diverses d'attendrissement et de respect, elle en est reconnaissante envers chacun et jouit de la société qu'elle aime, sans dérober son sentiment et sans en faire une tragédie. Elle s'intéressait tant aux romans des autres! — il était bien simple que son roman fût à son tour un objet d'intérêt.

« Après dîner, nous avons été chez
» M^{me} Pomaret, dans ce petit comité d'amis,
» qui est toujours ce qu'il y a de plus gai.
» On a parlé poésie, voyages, souvenirs,
» et on a dit sur tout cela beaucoup de
» choses gaies, spirituelles, originales, neu-
» ves..... C'est une bien aimable société que
» la nôtre, tous nos amis sont bien bons
» pour moi. Si M. de Langsdorff était
» là !.....

« Je suis bien heureuse que M. de

» Langsdorff soit si bien adopté par nos
» amis..... »

Nos amis, je ne sais trop comment vous faire comprendre, mes enfants, ce que ce mot là contenait; quelle place ils tenaient alors dans la vie, ces amis! C'était autour de la proche famille comme une seconde atmosphère intime, bien distincte cependant, mais qui semblait nécessaire. C'était un peu un reste de l'ancienne société, où chaque foyer avait, comme un petit soleil, ses étoiles autour de lui. Le foyer dont je vous entretiens était bien brillant et bien chaud, il n'est pas étonnant qu'il fût bien entouré; comme le disait Joubert: « *ce sont des âmes où il fait clair et où l'on n'a jamais froid.* Si les sentiments restaient dans la famille, le mouvement et la jouissance intellectuelle débordait dans l'amitié et l'on avait besoin de cette jouissance et de ce mouvement. On se retrouvait chaque jour, le soir surtout après la

journée finie, et l'on causait..... de ces conversations qui prenaient corps, pour ainsi dire, auxquelles on se reportait, qui faisaient événement et que l'on pouvait raconter ensuite..... Se passent-elles encore quelque part? Je ne sais trop, mais je n'en vois guère la place, ni dans vos loisirs, ni dans vos goûts.

« Nous allons au bal de la cour; M. de Langsdorff est entré comme nous allions à partir, il a dit, pour dire quelque chose: « Je crois que vous aurez beaucoup de succès. » J'aurais voulu pouvoir lui répondre que tout ce succès, je le donnerais bien volontiers pour en avoir un peu auprès de lui, et cela aurait été vrai. Il a aujourd'hui 30 ans et cela l'attriste.

» Au bal nous avons été très entourées et toujours par nos amis, non par des flatteurs; mais ce qui est plus dangereux

» pour l'amour-propre, par des gens qui nous
» aiment sincèrement. Le souper dans la
» salle duquel nous autres femmes sommes
» entrées |seules, m'a éblouie. Jamais une
» chose si futile ne m'avait autant émue.
» Quand la foule des danseuses, pressées de
» chaque côté par deux rangées d'hommes,
» s'est avancée sans confusion dans la salle
» du festin, j'étais comme éblouie par la
» multitude des lumières, par tous ces lustres
» étincelants qui marquaient l'étendue de la
» salle, par ces longues tables couvertes de
» fleurs, de vases et de mets de toute espèce,
» mais sans désordre ; surtout par toutes ces
» femmes, qui, en deux longues files, avec
» toute la dignité que donne l'habitude du
» monde, ont été s'asseoir sur chacun des
» sièges. Nous étions placées à peu de dis-
» tance de la Reine ; une musique, qui m'a
» parue assez triste, a rempli toute la salle
» et éteint tout autre bruit. J'étais très émue

» et l'idée ne m'est venue que bien tard, que
» ce souper était là pour le manger ! Ensuite
» nous avons encore dansé et je me suis
» amusée très gaîment. J'aurais bien cepen-
» dant, à quelque moment qu'on me l'eût
» proposé, échangé toute cette gaîté factice
» pour une phrase vraiment affectueuse de
» sa part. »

« M. de Langsdorff est revenu hier au
» soir d'Etiolles ; il a été content ; je le suis
» aussi de sa physionomie sur laquelle j'ap-
» prends tous les jours plus à lire ; tout va
» bien ; il ne s'agit plus que d'avoir patience.
» Mon intention est de l'attendre ; je crois
» que lui, de son côté, ne veut pas se
» marier ; ainsi, sans nous le dire, nous
» nous gardons l'un pour l'autre. Dieu soit
» loué ! tout ce qu'il fait est bien. Peut-
» être, par cette séparation, veut-il rendre
» nos âmes plus chrétiennes avant de nous
» unir, car Il ne bénit que ces unions. S'il

» en était ainsi, j'attendrais de bien bon
» cœur. Ce soir, lorsque tout le monde a
» été parti, il s'est assis entre maman et moi.
» Ce petit fauteuil me porte bonheur; nous
» avons causé de toute chose, comme si
» nous voulions nous examiner; mais je
» crois que, tous deux, nous avions cette
» disposition de trouver très bon ce que
» nous nous répondions. Nous avons fini
» par lire quelques passages de la Bible,
» qu'il a fort admirés. »

« J'ai le cœur plein de toutes les bonnes
» choses qu'il m'a dites hier. Il y avait, dans
» toutes ses manières, dans l'accent de sa
» voix, quelque chose de respectueux qui
» me donnait grande confiance. Je demande
» à Dieu de protéger cette affection; mais
» s'Il juge meilleur de ne pas accomplir
» ce que je souhaite, que sa volonté soit
» faite! Je sens mon âme bien dans sa main,
» et, quoique j'aie des larmes dans les yeux,

» au fond de mon cœur, je me sens douce
» et paisible. »

Cette paix est parfois mise à l'épreuve,
et la pauvre petite souffre par moments beau-
coup.

« M. de Langsdorff est pour nous, depuis
» quelques jours, d'une froideur marquée.
» Hier soir, il avait une manière badine de
» parler de choses sérieuses, il tourmentait
» Paule ; tout cela me déplaisait et me sem-
» blait indigne de lui. Cette disposition si
» mobile me fait trembler ; mais elle ne
» résisterait pas, je crois, à une tendresse
» persévérente, à ces soins qu'une femme
» seule peut donner. Maintenant, je ne puis
» répondre comme je le voudrais par de
» l'affection à ses paroles, quelquefois bles-
» santes. Toutes les avances doivent venir
» de lui maintenant. Si je l'épouse, quand
» je serai sa femme, ce sera à moi à tout
» supporter de lui : sa mauvaise humeur,

» quand il en aura, sa froideur peut-être. Il
» faudra tout subir avec tendresse et sou-
» mission. Je n'aurai droit de demander
» aucune égalité, si ce n'est celle de l'affec-
» tion, qu'il faudra que je tâche de mériter.
» Mais il me semble que, si la femme doit
» toujours être la plus empressée dans les
» affections de devoir, elle doit toujours
» être la plus réservée dans les affections
» de choix. Tant que je ne lui dois rien, il
» est de mon devoir de ne pas l'engager,
» en lui témoignant trop d'amitié ; mais, si
» c'était un devoir, pour moi, de le soigner,
» Dieu sait comment je m'en acquitterais ! »

Elle le fit bien, comme Dieu le savait !

Les mauvaises veines ne durent pas. M. de Langsdorff revient, comme un enfant qui a fâché sa mère, auprès de M^{me} de Sainte-Aulaire ; après quelque longue conversation qu'elle ne raconte à personne, il reprend sa place..... il est triste et doux, il est par-

donné..... C'est absolument la lutte du bon et du mauvais esprit se disputant Robert le Diable, et, ce qui rend le combat si long, c'est que l'ange ne veut se servir que d'armes absolument saintes. Mais comme elle les manie !

« On est venu me chercher plusieurs fois, pendant que je dessinais, pour de pauvres femmes qui voulaient me parler. » Cela m'ennuyait un peu d'être si souvent dérangée, et puis il faisait un froid terrible en bas. J'ai pensé que plus je serais agréable à Dieu, plus j'aurais de force auprès de Lui, pour obtenir qu'Il bénisse M. de Langsdorff et le rende chrétien. »

L'amie de cœur de M^{me} de Sainte-Aulaire, la duchesse de Broglie, aimait Victorine et recevait ses complètes confidences. Vous savez que la duchesse de Broglie était fille de la célèbre M^{me} de Staël. Elle était d'une beauté admirable, exceptionnelle, et cette

beauté avait un caractère si surnaturel, si céleste, que les plus sceptiques en étaient frappés de respect. De sa mère, elle tenait la passion intérieure, la violence dans les affections ; de ses grands-parents, M. et M^{me} Necker, elle tenait la plus austère sagesse et l'empire absolu sur son cœur ardent. Elle comprenait donc parfaitement ce qui se passait en Victorine. — Ce sont les entretiens qu'elle préfère et personne ne lui donne autant de calme ; elle comprend si bien et tout ce qu'elle dit est si pacifiant!...

« L'autre jour je lui parlais du mariage que
» l'on me propose avec le marquis de L...,
» elle m'a bien approuvée de prier mon
» père de ne pas s'en occuper, elle m'a dit :
» Le mariage est un devoir qu'il ne faut
» accepter que par plaisir. »

Les devoirs et les occupations continuent, elle s'oblige à conserver la liberté de son esprit.

« M. Villemain est venu ce soir nous lire
» quelques passages de son ouvrage sur
» Grégoire VII et nous avons été très inté-
» ressées. »

« Aujourd'hui j'ai été frappée de ce que
» la simplicité d'âme fait découvrir là où la
» science et l'intelligence ne voient que
» ténèbres. Nous parlions l'autre soir sur
» les devoirs et M. de Sion niait qu'à pro-
» prement parler, nous en eussions aucun,
» hors les devoirs négatifs. Je voyais les
» beaux yeux de M^{me} de Broglie, pleins
» d'une indignation douloureuse. Ce soir
» quand mes petites élèves sont venues, je
» leur ai parlé de nos devoirs envers Dieu,
» envers le prochain, envers nous-mêmes et,
» quand je les ai interrogées pour voir si
» elles me comprenaient, l'aînée m'a répondu
» sans hésiter : le devoir envers Dieu, c'est
» de le prier; envers nous, c'est de travail-
» ler; envers le prochain, c'est de l'aimer.

» J'ai été frappée surtout du ton simple
» avec lequel elle me répondait. C'est ce
» que dit l'Evangile. Mon Dieu, vous révé-
» lez ces choses aux simples et aux petits
» et vous les cachez aux orgueilleux. »

Le bon ange l'emporte de plus en plus dans le cœur disputé ; le calme s'établit en lui, et Victorine suit chaque jour ce progrès du bien qu'elle représente.

« Mon Dieu, permettez-moi de l'aimer
» toujours, je sens qu'il est si bon..... Je
» sens que je n'ai besoin que du consentement
» de mon père pour l'aimer autant
» qu'il est possible d'aimer..... »

« J'ai été bien heureuse, j'ai trouvé mon père parfaitement tendre et content de moi. Il m'a dit que si je continuais à aimer M. de Langsdorff je finirais par rendre ce mariage raisonnable, parce que la raison dans un mariage était surtout d'épouser quelqu'un qui vous rendît heu-

» reuse; qu'il ne pouvait se trouver une
» plus forte garantie que celle d'un amour
» long et constant et que toutes les précau-
» tions qu'il jugeait nécessaire de prendre
» ne sont que pour arriver plus sûrement à
» cette conviction. Il m'a assuré de la ten-
» dresse qu'il aurait pour nous deux, lors-
» que nous serions unis, ce qui lui paraît
» plus que probable; mais, en même temps
» que son cœur se laisse gagner, il est in-
» flexible sur les conditions qu'il a fixées.
» Il veut acquérir la certitude que notre
» affection n'est pas un enfantillage; je ne
» dois pas m'engager, afin que de son côté,
» M. de Langsdorff soit libre, s'il le voulait,
» de ne plus penser à moi, ce qui, j'espère,
» avec la grâce de Dieu, ne sera plus de tous
» les jours de notre vie. »

Ici, de sa main, M. de Langsdorff a ajouté, vingt ans après : « Ni même après la mort! »

« La seconde raison dont M. de Langsdorff s'est offendu existe cependant tous les jours, mon père dit que cela peut s'arranger. Mon Dieu soyez bénis ! qui m'avez donné de si bons parents. Puisque mon père m'y autorise je n'aimerai jamais que lui, dussions-nous nous attendre longtemps. On dira peut-être que je suis vieille, mais si je lui plais ainsi, que me fait ce que pourra dire le monde ! Que Dieu nous bénisse ! Qu'Il nous aime tous les deux ensemble ! »

« Pensez à moi, mon ami ! Soyons saints et aimons-nous tous deux, non pas comme on s'aime dans les romans, mais comme dans la Bible les Saintes Femmes aimait leurs Seigneurs, comme Rachel aimait Jacob, avec crainte et respect ! C'est ainsi que Dieu nous bénira, qu'Il nous désignera comme ses élus ! »

Emile est despote et gâté sans doute.

mais toujours loyal et absolument sincère, il accepte le don qui lui est fait du moment qu'il est bien décidé à se donner lui-même. La scène du départ ne laisse plus de doute. (Il était envoyé à Munich, comme courrier diplomatique). Mais il a bien conscience de ce qu'il donne et la façon dont il est reçu n'est pas pour diminuer l'idée un peu antique qu'il eut toujours de la famille et du mariage.

« M. de Langsdorff a été chez nos grands parents, et puis il a diné avec nous, et, quand tout le monde est parti, il s'est assis à côté de moi. Il est resté une heure avec nous. Je n'en ai jamais de ma vie passé une si douce. Je me sentais à lui, sa propriété, et il avait l'air de bien m'aimer. Il y a quelque chose de si sincère dans ses yeux qu'il est impossible de douter de lui. Je lui ai bien demandé de prier Dieu souvent. Je lui ai dit, non pas

» combien je l'aimais, mais combien j'avais
» de confiance en lui. Je tenais à bien lui
» donner l'idée que je me sentais infé-
» rieure à lui, que l'autorité tout entière
» était ou plutôt serait à lui et de son
» côté. Il a compris cela, l'a trouvé bien et
» m'a serré la main extrêmement tendre-
» ment et il semblait me promettre bien
» des choses, bien de la fidélité, bien de la
» tendresse. C'est un bon maître, un bon
» protecteur. Dieu me fera la grâce d'être
» une femme soumise et vertueuse. Et puis
» il a pris les mains de maman. J'aimais
» cette manière de communiquer avec moi.
» Eulalie lui a serré la main et il lui a dit
» qu'il l'aimait beaucoup. Il nous a dit :
« Vous êtes de bonnes enfants bien tendres
» et bien élevées. » Puis, tout à coup il s'est
» levé. Il nous verra un instant demain,
» mais il ne veut pas renouveler les adieux.
» J'avais beaucoup plus de douceur dans

» l'âme de cette bonne et heureuse soirée,
» que de tristesse de son départ.

« Il tombait beaucoup de neige et j'ai
» bien prié pour lui, pour qu'il se portât
» bien, pour qu'il continuât à m'aimer. »

» Après avoir bien hésité, j'ai demandé
» à mon père la permission d'écrire à M. de
» Langsdorff. Il m'a refusé nettement, mais
» avec des paroles si affectueuses que j'ai
» été bien plus touchée de sa tendresse
» qu'affligée du refus. »

Les lettres n'étaient pas nécessaires pour entretenir les pensées en rapport continual... Depuis que M. de Langsdorff a franchement accepté le cœur qui lui est offert, il n'y a plus un mauvais jour de son côté, et pour la jeune fille inutile de dire qu'elle vit avec lui en pensée et qu'elle parle de lui, à Dieu d'abord, et puis.... *all'erba, all'ombra, ai venti.....*

« 1^{er} Mai. — Nous avons diné avec tous

» nos anciens amis. On s'amuse toujours
» chez M. Lebrun. — Puis j'ai accompagné
» maman aux Tuileries. Il y avait beaucoup
» de monde dans les rues..... Tout était gai
» pour la fête du Roi. Je suis restée dans la
» grande cour, en attendant que maman
» eût vu le Roi et pendant tout ce temps,
» j'ai regardé tantôt les grandes salles du
» palais qui étaient tout illuminées et tan-
» tôt la lune qui passait majestueusement
» derrière les nuages, toujours aussi blan-
» che et aussi belle.

» Tout ce qui me fait penser ou rêver me
» rappelle M. de Langsdorff. J'aime bien à
» être seule parce que je puis penser à lui. »

Sur ces entrefaites, M. de Sainte-Aulaire
est nommé à l'ambassade de Vienne; M. de
Langsdorff sera deuxième secrétaire; la scène
change encore. Ce n'est plus un milieu
d'art, d'amitié et de poésie, mais le monde
aristocratique sérieusement organisé dans

sa frivolité. M^{me} de Sainte-Aulaire est la parfaite ambassadrice aux yeux de la société viennoise. Les façons si simples de grande dame, qu'elle porte dans les fonctions du monde, plaisent à cette élite mondaine de façons et simple de sentiments. On retrouve en elle les traces de la vieille cour de France (M^{me} du Roure, mère de M^{me} de Sainte-Aulaire, était dame du Palais avant la Révolution) et l'ambassade française est bientôt adoptée comme une oasis de famille affectueuse et gracieuse, élégante en même temps. Il ne s'agit plus de rêver au coucher du soleil, comme devant la campagne romaine; ici la vie sociale devient un véritable devoir.

Le jeune attaché s'intéresse au monde nouveau et varié; plus rapproché de son chef, il a plus l'occasion de se faire apprécier, il s'intéresse aux affaires de Hongrie, étudie l'histoire du pays et amasse des ma-

tériaux pour un travail qu'il retrouvera dans la suite.

Cependant, avec leur nature sentimentale, les allemandes s'intéressent au roman qu'elles entrevoient, mais dont personne ne sondait la profondeur. La vie intime et intense de Victorine échappait à ce milieu élégant, mais chacun prenait part à l'idylle mondaine, et les amoureux, en Allemagne, sont toujours les bienvenus. Mgr Bédini, le nonce du pape, qui était depuis Rome un ami intime et vrai de la famille, encourageait la jeune fille et il souriait au poëme dont il devait bénir le dénoûment. M. de Metternich, lui-même (car la bonhomie allemande et l'esprit familial ne perdent jamais leurs droits), intervint. Il y avait déjà alors une affaire d'Egypte, une négociation avec Méhémet-Ali; on en chargea M. de Langsdorff, avec la promesse du mariage au retour. Alors, avec la sérénité que la jeune fille avait

toujours conservée dans son âme si pure, revient la joie ; non plus la joie de l'enfance, expansive, insouciante, mais une joie intérieure, recueillie, qui remplit le cœur et qui lui suffit. Les lettres écrites et reçues deviennent l'aliment et l'intérêt, sans que jamais un devoir soit négligé. Victorine ne quitte plus sa mère que pour des malades qu'elle soigne et console, pour les amies tristes ou en peine.

« Mes sœurs sont allées chez leurs amies,
» chacune, écrit-elle un jour de fête. Maman
» est au concert ; je suis restée pour atten-
» dre le courrier qui peut arriver cet après-
» midi. Eulalie m'a dit en m'embrassant :
» Paule va s'amuser et moi je suis contente
» d'aller chez les Bathiany et toi tu n'as
» rien..... Elle ne comprend pas comme
» attendre une lettre me fait plus de plaisir
» que tout ; moi je l'ai senti avec une vive
» reconnaissance. » Mais toujours maîtresse

d'elle-même et disciplinée, elle ne se laisse pas affoler et se mesure la satisfaction de se livrer à la joie.

« J'étais obligée d'attendre une demi-
» heure, sans rien faire, dit-elle, je me suis
» dit que je pouvais me permettre de pen-
» ser, sans distraction, à mon bien-aimé.....
» et il m'a semblé que l'on ne faisait que
» rouvrir la porte aussitôt après l'avoir fer-
» mée. » Par bienveillance et faveur, les
lettres personnelles sont portées par les
courriers de la Grande Chancellerie et M. de
Metternich les adresse à M^{me} de Sainte-
Aulaire. avec un sourire de burgrave atten-
dri! Enfin! « Nous étions hier à *Lucrèce*
» *Borgia*, écrit Victorine, quand M. de
» Metternich nous a fait dire que M. de
» Langsdorff était signalé; il pourrait arriver
» d'heure en heure. Vite, maman et moi
» sommes rentrées; mes sœurs sont restées
» avec mon père pour entendre la fin. »

Huit jours après, le 2 juillet, le mariage se faisait à l'ambassade, dans la chapelle privée, justement comme Victorine aimait que les choses fussent faites : entre les parents, les sœurs et frères, les collègues associés aux péripéties, mais rien pour le monde et pour l'apparat.

Elle se maria, comme elle voulait vivre, sous le toit de ses parents; c'est ainsi que vécut son cœur. Avec un élan tout italien, le cardinal Bédini, en prononçant les prières et les formules de la bénédiction nuptiale, dit à demi-voix « O quant è bello ! » Vingt-deux ans plus tard, Victorine, mourante, murmurait, en écoutant les dernières prières : « O mon Dieu, que c'est beau ! »

III.

Maintenant, les années qui suivirent se déroulèrent simplement, suivant le cours ordinaire des choses, chacun se développant naturellement dans son sens. L'étudiant rêveur et passionné était devenu un homme studieux, assez âpre à l'avancement, assez volontaire. Il aimait sa jeune femme avec assez d'égoïsme, entendant bien, et elle l'entendait de même, que toute cette jeune intelligence, toute cette culture d'esprit, tout ce charme fussent exclusivement employés pour lui, pour l'avantage de sa carrière, pour son agrément social. Victorine travaille pour son

mari, elle est le secrétaire le plus actif; elle traduit, elle copie, elle analyse; ce qu'elle ne sait pas elle l'apprend, s'il est commode à son mari qu'elle le sache... On est un peu surpris des lectures de la jeune femme : « Je lis » pendant deux heures, chaque jour, le *Traité du Droit des gens...* » (Le droit des gens!...) « Emile désire que je sois au courant des » questions qu'il traite en ce moment... puis » mon bien-aimé rentre et nous sortons en- » semble. »

L'année suivante, M. de Langsdorff est chargé d'affaires à Berlin, et cette première séparation est un tel chagrin pour la mère, que Victorine est obligée de prendre un ton maternel et de renverser les rôles; elle eut alors cette épreuve de tant de jeunes femmes : *sors avec une larme, entre avec un sourire*;..... ou plutôt, elle ne sort pas, elle unit les cœurs à force de les aimer et de se donner. La tendresse, la gentillesse, *la raison* de la jeune

femme est ravissante. Elle revint à Paris pour la naissance d'un premier fils, Maxime, qui ne vécut que quelques jours. Ce fut là la première douleur de cette vie, et ce qui la troubla surtout ce fut la crainte que le cœur de son mari n'éprouvât pas les mêmes impressions qu'elle, et qu'elle ne portât au fond de ses pensées un sentiment de tristesse qu'il ne partagerait plus et qui, peut-être, le fatiguerait. Elle fait appel à sa piété si douce, si profonde ; elle s'impose toutes les occupations qui l'associent avec son mari ; puis, nouveau départ pour Vienne avec le titre de premier secrétaire, et la vie sociale et familiale recommence. La famille à laquelle se joignent les deux jeunes femmes des attachés, MM. de Bussière et de La Rochefoucauld, font autour de M^{me} de Sainte-Aulaire, qui est comme la mère générale, un monde qui attire les jeunes comme les sérieux. La bienveillance absolue, qui est un devoir de situation, était

là si naturelle, que tous venaient à cet asile et là, toutes les peines et agitations de la société viennoise, mondaine et futile par essence, sont accueillies avec une bonté réelle. Dans le journal de Victorine on voit toutes les anecdotes et intrigues du moment. Elle les juge avec un esprit supérieur, mais elle a pitié de tout ce qui fait souffrir, de tout ce qui amène un chagrin vrai dans un milieu artificiel : Tout, les humiliations d'amour-propre, l'embarras des jeunes femmes arrivant dans un monde nouveau, toutes les peines de cœur, qui ne peuvent manquer et qui se cachent sous tant de futilités, tout, jusqu'au chagrin de M^{me} Apraxine, qui, mariant son fils, forcée de céder à sa belle-fille les bijoux substitués, disparaît du monde plutôt que d'y paraître sans la parure de perles qui lui semble l'insigne de son rang ! *le spectacle changeant des choses et des hommes passe, à ce moment, devant Victorine, qui le signale*

et le peint avec esprit, mais toujours avec bonté et sympathie : *Sympathie ! Sympathiser, c'est sentir avec, n'est-ce pas ? ... Eh bien, dans notre pauvre monde, sentir avec, c'est le plus souvent souffrir avec, avoir pitié... La pitié divine de l'antique habitait vraiment dans son cœur, et par ce sentiment elle a souvent beaucoup souffert.* « *A ce moment elle ne savait plus s'il y a au monde un sentiment plus vif que la pitié.* » Cette phrase d'une de ses compositions, s'applique bien à elle.

Ce furent là les années traversées où elle eut elle-même à souffrir et de la façon qui lui était sensible, par les peines de ceux qu'elle aimait. La rendresse un peu exigeante de sa mère voulait les retenir auprès d'elle. M. de Langsdorff désirait avancer dans sa carrière et voulait, avec intensité, un poste où il ne fût pas au deuxième rang. Il avait réellement pour M^{me} de Sainte-Aulaire les

sentiments d'un fils, et elle-même ne séparait pas le ménage dans son cœur. Mais, justement, Emile ne comprenait pas, et il était dans son rôle, que l'affection maternelle préférât la douceur de la vie commune à l'avancement dans la carrière. Il s'ennuyait à Vienne, où le travail n'était pas en proportion de ses facultés ; son beau-père, de plus en plus frappé de sa rare capacité, l'appuyait vivement. M^{me} de Sainte-Aulaire profita en secret de son intimité avec la famille de M. Guizot, alors ministre des affaires étrangères, pour éviter que M. de Langsdorff ne fût nommé ministre plénipotentiaire aux Etats-Unis. La traversée alors très longue, la durée probable de l'absence l'avaient tellement effrayée, qu'elle me racontait plus tard, en s'accusant, qu'elle avait dit, en larmes, à M. Guizot : « Vous voulez donc me faire mourir de chagrin puisque vous envoyez ma fille en Amérique, » et elle voyait encore le

sourire, moitié amical, moitié ironique de M. Guizot, qui la rassura. M. de Langsdorff ne fut pas nommé, en effet, et dut retourner à Vienne. Victorine s'y trouvait en plein intérêt de famille : c'est le mariage de sa sœur avec le comte d'Esterno, de mon père avec M^{me} de Loys, qu'il amena en 1836, avec ses deux fillettes, dans le cercle de l'Ambassade et que Victorine reçut avec un cœur fraternel. Ma mère, difficile à conquérir et plutôt exclusive dans ses goûts, resta toute sa vie liée à ma tante d'une amitié pleine d'admiration, « personne, disait-elle, ne lui avait fait du bien comme Victorine. » M. de Bussière et M. de La Rochefoucauld amenèrent aussi leurs jeunes femmes et, jusqu'à la mort, ces ménages commencés sous l'influence maternelle de M^{me} de Sainte-Aulaire restèrent fraternellement unis. Le journal de ces années pourtant n'a pas le ton joyeux du début et de la suite. Ce qui remplissait sa vie

ne pouvait suffire à son mari, elle le comprenait, et puis, pour elle, elle avait un désir pénétrant et passionné : avoir un enfant. Le journal bientôt est tout rempli de ce désir, c'est sa prière constante. Les soins, l'immobilité qu'on lui recommande l'éprouvent parce qu'elle ne peut plus jouir avec son mari de ce qu'elle appelait *la vie d'étudiant*... courses autour de Vienne, excursion en Hongrie, où M. de Langsdorff, pour tromper son activité que le travail de la Chancellerie n'occupait pas assez, poursuivait ses recherches sur les origines du pays. Elle s'amusait en enfant de ces courses, et jouissait en épouse de l'intimité... Cette joie lui est interdite ; son espérance est trompée après de longs mois ; là, je vous le dis, on sent une ombre sur cette âme de nature ensoleillée ; elle est pieuse, soumise, mais ses prières sont trop ardentes pour n'être pas un peu douloureuses... Enfin, la petite Laure vient

au monde, en même temps que moi, mais elle n'apporte pas la joie. Les deux années qui suivent sont pleines de sollicitude pour cette petite fille maladive et qui, dès le premier jour, était évidemment destinée à ne pas vivre. La jeune mère n'abandonne rien ; n'est ni moins tendre fille, ni moins attentive épouse ; mais, dans son cœur, l'anxiété ne cesse pas. Chose singulière ! dans cette période, où il semblait que Victorine, adorée comme elle l'était, dût être entourée de soins et gardée par sa mère, elle se trouve matériellement très abandonnée et subit des fatigues et des épreuves physiques étonnantes. Dans les vies très pénétrées d'esprit, dans ces existences orientées d'une façon idéale, et où la domination de l'âme n'est jamais contestée, on regarde de haut le *comment* des choses et la réalité semble faite pour être non avenue et obéissante. On ne doute pas un instant de sa soumission et l'on agit sans

calculer sa résistance. Bref, Victorine, entre ses parents, son mari, son frère, se trouve obligée de se rendre seule de Vienne à Paris, avec tout ce qui peut faire le voyage pénible et même dangereux. Elle était au terme d'une nouvelle grossesse, elle ne voulait pas être retenue à Vienne dans un moment où son mari était appelé à Paris puis à Fumel. M^{me} de Sainte-Aulaire restait à Vienne par devoir, et elle embarque sa fille dans une chaise de poste, pour ce long voyage, dans un état de grossesse avancée, avec un enfant malade, sa femme de chambre et un vieux domestique expérimenté et dévoué. Victorine trouve la chose simple, elle ne songe pas à se dire que l'on aurait pu s'arranger autrement, et, avec l'habituelle idée que se prêter à tout et tout faciliter est le devoir de chacun, elle s'en va, sous la conduite du vieil Oberst, comme on voyageait alors : elle a ses livres et, pendant les cinq ou six

jours de voyage dans cette voiture, elle trouve encore le moyen de régler sa journée. Elle a ses heures pour lire, pour écrire à sa mère et à son mari, pour tricoter, elle marche à pied un certain temps, elle s'occupe de la petite fille et ceci ne la lasse jamais ; elle trouve une grâce dans ce petit rire, dans ces mouvements enfantins, comme toutes les mères ! elles sent pourtant que son petit trésor est fragile ! Une nuit, cependant, en traversant le Schwarzwald, l'auberge est si isolée, les gens ont si mauvaise mine, qu'elle a un peu peur et hésite à continuer, la nuit, pour sortir de la forêt ; elle se laisse diriger par le vieil Oberts qui décide pour elle, et elle écrit : « J'ai bien » compris comme *l'homme*, de quelque » condition qu'il soit, est toujours le chef » de la caravane et aussi comment il faut » se laisser franchement guider par celui » qui en est chargé..... » se confier, se laisser

franchement guider, puis tout faciliter, en apportant à tout une bonne volonté parfaie; ce que fit Victorine en ce voyage, elle l'a fait toute sa vie et pour tous les événements; et comme elle s'en est bien trouvée ! Elle arriva à Paris : Sa mère est retenue auprès d'une autre fille, M^{me} d'Esterno, son mari est à Fumel, au Conseil général. Elle reçoit l'hospitalité chez sa sœur, la duchesse Decazes, au Palais du Luxembourg, et là, au bout de quelques jours, la petite fille devient plus malade et meurt presque subitement. La douleur douce, pieuse, profonde de la mère arrache des larmes encore aujourd'hui, et ses paroles de tendresse à sa mère, à elle, son ravissantes. « Tu me deviens » encore plus précieuse, ma mère chérie.... » Ne te demande pas si tu dois revenir ; » je sens ta peine de n'être pas avec moi ; » mais Eulalie a plus besoin de toi encore. » On dirait un doux gémissement de colombe.

« Je ne suis nullement malade,..... au moment même, au cri de Félicité, j'ai senti qu'il se passait quelque chose d'affreux, mais je ne saisissais pas, je n'avais qu'une idée distincte, ne pas offenser Dieu et ne pas nuire à l'enfant que je porte. »

» Egédie, mes amies sont la bonté même pour moi; mais on me parle de l'enfant qui va venir,..... on ne connaissait pas ma petite chérie, son sourire si fin, ses petites caresses si tendres. Je voudrais tant qu'elle ne fût pas oubliée ! Toi, tu la connais. »

M. de Langsdorff arrive en hâte et ses appels à sa belle-mère sont aussi affectueux et moins désintéressés que ceux de Victortine. « Revenez le plus tôt possible. Nous avons plus besoin que jamais de votre présence et de nous serrer contre vous. »

L'enfant, attendu, vint au monde, avant que la grand'mère n'ait pu quitter votre tante d'Esterno, alors en couches de Camile;

c'était votre oncle Victor. Certes le vœu de sa mère fut rempli; elle n'offensa pas Dieu et elle ne nuisit pas à l'enfant qu'elle portait, car si un être a été, de naissance, doué de santé, de bonté, de gaîté, c'est lui.

Bien, bien longtemps encore, on entend ce doux gémissement : « La chère petite gaîté de ma vie est partie. » La souffrance était bien vraie, mais l'effort était courageux, comme toujours, pour rester unie à Dieu, paisible et dévouée servante des siens. Les impressions de la nature sont la première chose qui la soulage. « Nos fenêtres donnent sur un grand jardin, les feuilles des arbres qui jaunissent, le chant des oiseaux me font du bien; comme ce bien est une impression qui va droit à l'âme, sans presque passer par les sens, je ne puis trop te le décrire. »

Le retour à Vienne lui semblait très pénible. M. de Langsdorff désirait vivement l'évi-

ter pour lui-même. Elle commence par ces lignes l'année 1840.

« Je commençais à revivre à Paris. La vie
» commune avec Eulalie, le développement
» de nos enfants, la tendresse de mes cou-
» sines, quelques sermons du curé de Saint-
» Roch, etc..... faisaient rentrer, de force,
» l'intérêt dans mon cœur. J'avais même
» été à quelques fêtes, une chez M^{me} Lehon,
» une aux Tuileries, quand nous avons reçu
» l'ordre du maréchal Soult, de partir im-
» médiatement pour Vienne. J'ai eu recours
» à ma meilleure ressource : j'ai prié Dieu
» de toute mon âme, puis j'ai compris que
» la meilleure prière était l'action soumise,
» et que faire la volonté divine valait encore
» mieux que dire : que votre volonté soit
» faite. Nous sommes partis le 15 février,
» il faisait froid, mais mon bon mari m'a si
» bien enveloppée que j'étais à l'abri. Je sen-
» tais bien que l'idée que je l'accompagnais

» pour le distraire et adoucir ses ennuis me
» ferait supporter ce que je croyais impos-
» sible.

» Notre voiture a cassé à Vitry, où nous
» avons passé toute notre journée. Nous
» n'avons couché qu'à Saverne, dans cette
» petite auberge, où j'avais couché en ve-
» nant, avec ma fille, écoutant toute la nuit
» si elle dormait. Toute cette route était
» si remplie de souvenirs amers que, pour
» chasser les larmes, qui à chaque instant
» voulaient se faire jour, je détournais les
» yeux pour ne regarder que l'intérieur
» de notre voiture et mon mari, que je ne
» voulais pas attrister. Il m'a aussi fortifiée
» de tout son appui, m'a très souvent dis-
» traite, m'a raconté deux longues et char-
» mantes histoires.

» Le froid était intense surtout depuis
» Strasbourg. Nous avons couché à Rastadt.
» Emile, par sa bonne humeur, cherchait à

» nous remonter tous, surtout les domes-
» tiques effrayés d'avoir à passer la nuit sur
» le siège. Il y est parvenu par ses bonnes
» paroles et nous avons roulé, la nuit et le
» jour, jusqu'à Darmstadt. Là, il a remis
» des dépêches à l'ambassade de France,
» il en a porté le lendemain à Carlsruhe et
» nous avons été coucher à Ulm.

» Notre arrivée a été pénible, car le froid
» allait toujours en augmentant. Le vin de
» Bordeaux était gelé dans la poche de notre
» voiture, et la roue qui n'avait pas été
» graissée, faisait un sifflement triste et in-
» quiétant. Nous sommes cependant arrivés
» à l'auberge ; là, on a travaillé deux heures
» pour remettre la roue en état. Le lende-
» main encore il a fallu deux heures d'ou-
» vrage et nous sommes partis. Nous som-
» mes arrivés le 23 à Vienne. Mon Dieu
» quelle tristesse ! Je puis à peine penser. Je
» sens que, pour moi, penser, veut dire

» pleurer. Quand reverrai-je ma chère petite !
» Quand retrouverai-je la joie et la gaieté de
» ma vie ! »

Que dites-vous de ce voyage, mes enfants ?
Une semaine, de jours et de nuits, par un froid
intense, trois mois après l'épreuve de santé
que Victorine avait traversée ! Si je vous l'ai
rapportée en détail, c'est pour vous montrer
quelle insouciance on avait alors pour la vie
matérielle. On est aujourd'hui bien plus
maître de la nature, on est peu-être moins
maître de soi. Cette âme, ces âmes, je puis
le dire, si vibrantes, si délicates, si sensibles
à la moindre impression, sont bien réelle-
ment maîtresses du corps qu'elles animent.
Chez Victorine, l'âme est aussi maîtresse
d'elle-même et la vie reprend, un peu sans
égard à ses forces. « Je vis occupée, je sens
» que le travail m'est utile parce qu'il chasse
» le découragement. Je comprends que la
» prière n'est sincère que quand l'action est

» d'accord avec elle. Ainsi, dire le soir : Mon
» Dieu, faites-moi la grâce de dominer mes
» regrets pour être utile, et s'enfoncer le
» matin dans ses pensées pénibles, voilà qui
» ne serait pas de bonne foi avec soi-même. »

» Emile aime les longues courses à pied
» dans les beaux environs de Vienne. Nous
» avons marché hier neuf heures. Nous
» étions fatigués, mais le pays est si beau !... »

Avec ces quelques années semble terminée la période de malaise inévitable dans toute vie. Plus tard, des événements qui pour d'autres auraient été de vives peines, ne le furent pas pour Victorine, qui ne souffrit plus que des dissentiments possibles et qui, vous le verrez, ne tenait compte des choses extérieures qu'autant qu'elles influaient sur ceux qu'elle aimait.

Son mari est résolu à attendre un poste qui lui plaise. Entre ses travaux au ministère il s'occupe, avec elle toujours, à mettre en

ordre les notes sur la Hongrie ; puis c'est l'enchantedement du premier voyage à Fumel ; elle pousse un cri de joie ! elle se croit en Italie, dans ces vieux châteaux des Apennins où elle a commencé à connaître son bien-aimé mari, comme elle l'appelle toujours. Tout la charme ; l'air de grandeur et d'abandon même, les salles vides (vous ne les avez pas vues ainsi, mes enfants), la beauté du pays, le village si amusant, si pittoresque, bien moins bâti, bien plus campagne alors qu'aujourd'hui, les costumes et les coutumes, tout ce qui encore existe et tout ce qui n'existe plus : les chansons des cordiers sur la terrasse, la complainte de Biron, les fichus colorés sur les cheveux noirs des femmes ; et puis elle retrouve l'enfance de son mari, elle est affectueuse avec ceux qui l'ont connu, avec les vieilles demoiselles qui l'appellent encore *M, Emile* et dont la plus jeune se croit obligée de baisser les yeux en

le regardant, Dès l'abord, elle est adorée, l'élan méridional s'exerce sans arrêt ; elle est bonne, on le sent. On sent qu'elle se plaît à tout, et on lui en sait gré, et certes, elle plaît à tous ! Elle qui déteste, comme elle le dit, l'élégance et la tenue et qui adore la magnificence et la naturelle grandeur, elle est pleinement satisfaite. Elle songe à recevoir ses parents dans ce lieu de ses rêves et déjà travaille naïvement à leur bien-être ; et d'abord, on plante des rosiers sur la terrasse. La fortune modeste ne permettait que peu de travaux et les moyens alors étaient aussi simples que les ressources. Avec une grande entente et un esprit extrêmement pratique, M. de Langsdorff combinait le moindre travail et visait à ce que tout fût protégé. Victorine s'amusait à ce genre nouveau, le ménage lui paraissait poétique ; tandis qu'elle lisait ou traduisait pour son mari, ou dessinait des maisons du

village pour illustrer les lettres à sa mère. Elle ne s'étonnait de rien ; et il ne lui déplaisait pas de traverser la grande salle entre des tas de grains de mûs dorés, pour s'établir dans la petite bibliothèque, où elle lisait et écrivait sur un coindu bureau de son mari. Votre grand-père a toujours été un parfait lettré et un bibliophile distingué, et, sur ses minces économies œ jeune homme, il achetait des éditions rares, surtout des éditions premières des autoliographies et mémoires du XVI^e et XVII^e sièdes, que vous avez encore. Former cette bibliothèque a toujours été un de ses plaisirs.

Et puis, quand M. le Sainte-Aulaire revient à Paris pour des congés, le jeune ménage y accourt ; et dans ces années 40 et 41, c'est le mariage de votre tante Paule avec M. d'Harcourt, la naissance le votre oncle Emile et, peu de mois après, la nomination de M. de Langsdorff, comme ministre plénipotentiaire

au Brésil. Cette fois, M^{me} de Sainte-Aulaire ne s'opposa pas à ce départ; elle comprenait que ce serait entraver la vie entière et le devoir était trop clair. Mais ce qu'elle souffrit de ce départ, avec l'inexpérience qu'elle avait des voyages, la terreur enfantine de la mer, la complète séparation d'avec sa chère fille, les lettres à long terme, tout cela fut si douloureux, que, passant avec moi bien des années après, sur la place des Victoires d'où partaient alors les messageries, elle me dit qu'il lui semblait ressentir l'impression qu'aurait un fantôme en passant à l'endroit où il aurait reçu le coup de la mort. Elle ramena dans ses bras le petit Victor qu'on lui confiait et qui, pendant ces deux ans de séparation, fut sa seule joie. Emile, encore au maillot, était à Etiolles sous la garde de votre arrière-grand'mère, qui malgré ses 86 ans ne se désintéressait d'aucune affection.

IV.

Nous avons tous lu bien des descriptions de pays admirables, de voyages en mer, mais rien pour moi ne m'a ensoleillée, ne m'a donné l'impression d'une navigation sous les tropiques, comme le journal de Victorine alors; tout devient poétique et brillant, c'est un vrai décor, une féerie. Elle s'embarque à Toulon sur la *Ville-de-Marseille* et, dès le début, elle est saisie et entre dans un monde d'enchantement. Le vaisseau de guerre, avec son mélange de discipline et de poésie, l'intérêt de la manœuvre, cette navigation à voile si saisis-

sante, où l'on vit avec la mer..... la première
relâche au Sénégal, puis le passage de la
Ligne, le ciel des Tropiques, la baie de Rio !
tout est décrit à sa mère avec la vie la plus
intense et la plus naturelle à la fois. Il sem-
ble qu'à ce moment Dieu ait voulu donner
pleinement à Victorine la joie que lui cau-
saient toujours les très belles choses ; elle a
le don de se mettre en accord avec toute
chose, avec la nature surtout, et vous verrez
si elle ressent le charme de la mer, de la
navigation, de la vie à bord ! Elle s'associe
avec la vie de ceux qui l'entourent et chacun
le sent, elle est aimée de tous, elle est une
joie à tous. La réserve un peu méfiante du
bord se change en un attrait auquel personne
n'échappe ; les attentions se multiplient
autour d'elle, et elle, qui ne pense jamais à
elle et toujours aux autres, devient un cen-
tre attrayant pour tous. Avec quelle grâce
est décrite la vie à la mer, avec quelle péné-

tration les détails de l'existence sur le bateau, vous le verrez vous-mêmes. Dans les soixante-douze jours de cette vie d'intimité, dans des conditions exceptionnelles, seule femme, avec les égards que lui assurent sa situation officielle, elle est devenue la maîtresse de maison, pour ainsi dire. Les soirées se passent ensemble. « Nous sommes restés » bien tard assis sur la dunette (sous les » Tropiques). Mon mari causait avec le » capitaine, moi avec les officiers; nous tra » vaillions à percer des graines qu'ils m'ont » rapportées de terre pour faire des colliers » à mes enfants » quand on arrive et que l'on se sépare, c'est une vraie séparation de famille.

Le prince de Joinville s'annonçait et chacun savait que son intention était de demander en mariage la princesse Françoise, sœur de l'empereur. M. de Langsdorff avait les pouvoirs pour faire le mariage officiel;

mais le prince était occupé à une navigation qui l'intéressait, il se fit attendre bien des mois. Pendant ce temps les dames de la cour, les gouvernantes des princesses, se familiarisaient avec M^{me} de Langsdorff et ne cessent de la questionner sur la France, sur la façon de vivre, sur la Reine, sur la famille où va entrer leur chère Princesse. C'est une sollicitude maternelle et la gouvernante pleure en racontant comment elle n'a pas quitté ses élèves, orphelines depuis leur petite enfance. On se confie à M^{me} de Langsdorff; on lui fait des recommandations pour la traversée de retour, et pourtant le Prince attendu ne paraît pas. Le temps est rempli par la contemplation de cette étrange et splendide nature; comme partout, Victorine attire et devient la confidente et l'amie qui devine et console. Elle voit en détail la vie des créoles dans la plantation de M. de Saint-Georges. Dans le

corps diplomatique elle trouve une charmante compagnie ; en particulier le nonce du pape, qu'elle a connu à Rome et qui devient sa ressource religieuse. Elle écrit continuellement à sa mère, elle dessine, elle soutient, encourage et égaye son mari qui s'ennuie de l'inaction et s'irrite en attendant l'événement pour lequel il a fait ce long voyage. Pour elle, elle ne s'ennuie jamais : elle s'associe aux sollicitudes maternelles des dames d'honneur. Elle raconte, avec une bonté émue, le roman qui germe dans le cœur de la jeune Princesse, puis l'attente, un peu blessée, du fiancé inconnu. Elle respecte l'étiquette et les formes solennelles, bien étrangères à nos habitudes ; mais son imagination s'y trouve à l'aise et le vrai cœur de jeune fille, qui bat sous ses formes imposées, l'intéresse comme celui d'une sœur.

Victorine était franchement et saintement

éprise de son mari..... et, de plus, elle était de ces femmes qui disent jusqu'à la fin : j'ai de l'amitié pour l'amour..., les romans la charmaient, le sien avait tant de charme pour elle ! et puis quand on signale enfin la *Belle-Poule*, quand le Prince apparaît, c'est une émotion profonde à la cour. La Princesse Françoise est parée de tout ce que le goût exotique peut accumuler : la timidité, l'étiquette, l'anxiété la gênent et nuisent à sa grâce naturelle ; Victorine en souffre ; la pauvre enfant craint de ne pas plaire, elle laisse voir son anxiété avec une naïveté enfantine, car pour elle le Prince est, dès le premier abord, un être de féerie. Il est séduisant en effet : sa grande taille, la grâce insouciante de sa démarche, la gaîté française et même parisienne, l'art naturel et acquis ; avec le don de captiver propre à sa race, le Prince a l'esprit, la drôlerie de la jeunesse de ce temps. Il ne dédaigne pas

d'employer tous ses moyens, il voit bien l'effet qu'il produit, il s'en amuse et se plaît à dérouter toutes les idées, à bouleverser toutes les maximes à la cour très formaliste de son impérial beau-frère ! Sa façon de présenter ses vœux n'est certes pas dans le cérémonial espagnol ! mais ceux de la jeune fille s'élançaient au-devant, et cette ingénuité virginal, l'esprit entreprenant et hardi du fiancé, avec l'étonnement des courtisans, tout cela est reflété dans le récit de Victoire, avec un délicieux sourire d'émotion : la sympathie pour la jeunesse, la fraternité pour le roman éternel et le respect vrai pour la majesté royale. Ce qui fait le charme de toutes ses impressions, c'est que la grande, vraie, divine réalité des sentiments et des choses lui apparaît toujours, dans la forme qu'elle voit en artiste. Personne n'est poète comme cette femme du monde, et personne n'est philosophe comme elle ; car

elle voit toujours dans les choses le sens et la vérité sous la forme ; c'est au fond, là, toute la poésie. Aussi jamais ses récits ne sont vides, c'est ce que Salomon demandait au Seigneur : *Rerum quæ sunt, scientiam veram.* « La connaissance vraie des choses qui sont. »

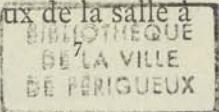
Voilà les adieux, les recommandations. On s'embarque sur la *Belle-Poule*, la *Ville-de-Marseille* suit. Il s'agissait d'occuper les journées, de distraire la Princesse afin qu'elle ne sentît pas trop la séparation d'avec les siens. Suivant l'étiquette, elle n'avait emmené aucune Dame brésilienne et ne pouvait parler sa langue qu'avec ses femmes et une petite mulâtre, qui lui servait pour ainsi dire de jouet. Le Prince désirait utiliser le temps de la traversée pour préparer un peu sa jeune femme à une nouvelle vie et compléter ses connaissances. Il fait appel à la solide instruction de M. de

Langsdorff ; ils organisent des cours : M. de Langsdorff est chargé de l'histoire, le Prince de la littérature. On fait des représentations théâtrales ; on joue des pièces classiques ajustées aux personnages. Un jour, sous les tropiques, un calme plat a forcé de mettre en panne. Les journées dans l'immobilité à la mer sont, dit-on, très pénibles ; on invente de représenter Iphigénie en Aulide.

« La Princesse était charmante dans ses voiles blancs, elle disait, avec infiniment de grâce :

« Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
» Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie. »

« Mon mari faisait Calchas et levait son glaive, le Prince faisait Agamemnon et se voilait la tête, et moi, j'accourais en disant : la brise fraîchit, hissez les bonnettes..... » Une autre fois le Prince invente de décorer les panneaux de la salle à



manger. On se divise l'ouvrage ; le Prince dessine avec infiniment d'esprit, à la façon de Gavarni, et ses croquis représentent un monde que la Princesse ne soupçonne certes pas. « Il m'a demandé mon sujet et je lui » ai donné une jeune fille au bal qui n'a » pas de danseur, à côté d'une autre qui est » invitée par deux danseurs à la fois. » « Il » s'est mis tout de suite à l'ouvrage, et il a » fait les croquis les plus amusants que l'on » puisse imaginer. La jeune fille sans dan- » seur est assise la tête basse, toute son atti- » tude exprime l'ennui et l'embarras ; depuis » la fleur qui se dresse dans ses cheveux, » l'éventail qu'elle tient en avant, le bout » de ses pieds qu'elle avance, tout fait une » pointe aiguë et désagréable. Celle qui a » deux danseurs, au contraire, n'exprime » que l'empressement et le plaisir ; elle » s'est levée si vite que le bout de son » écharpe a glissé à terre. Elle avance la

» main vers le bras d'un danseur et elle a
» encore la tête tournée pour sourire à
» l'autre, toute la petite figure s'enlève avec
» contentement et triomphe. Le Prince
» m'avait donné pour sujet une scène d'in-
» térieur. La Princesse, en bon enfant, avait
» couvert son panneau de fleurs et de fruits
» fantastiques. Nous étions fort contents
» de notre travail que nous comptions faire
» admirer le lendemain quand il serait sec,
» et puis le matin en entrant nous n'avons
» plus rien vu que les panneaux parfaite-
» ment blancs. Le matelot chargé de la pro-
» preté n'ayant pas été prévenu, a tout lavé,
» avant que nous fussions debout! »

Le Prince tient tout son monde en éveil
par ses inventions toujours nouvelles, il est
spirituel, gai, espiègle parfois, je vous l'ai
dit, comme un étudiant parisien d'alors, du
temps si gai de l'acteur Bouffé, d'Henri
Monier, de Gavarni..... Il s'amuse à effrayer

sa jeune femme qui n'a pas idée de ce que c'est que plaisanter, qui n'a entendu que des paroles sérieuses ou affectueuses, jamais une drôlerie. Il veut plaire cependant et même fasciner ; il en a le don et rien n'égale son esprit et sa finesse pour effacer ou transformer l'impression d'un mot trop vif, qui, il le sent, n'a pas été compris, ou bien a trop porté. La Princesse n'a pas idée des travaux d'aiguille auxquels la Reine Amélie tenait beaucoup, et pour l'occuper, le Prince lui dit qu'elle sera mal vue par sa mère, si elle ne sait pas tricoter. Alors la pauvre Princesse aceourt chez votre grand'mère et la prie, avec une anxiété enfantine, de lui enseigner à faire, comme elle les fait, des capelines d'enfants. Elle se met à l'ouvrage, elle s'y applique, elle s'y fatigue, il lui semble que la traversée ne sera jamais assez longue pour apprendre ce travail ; elle qui n'a jamais travaillé et n'a pas l'idée d'un effort, elle

répète, à chaque instant : « Est-ce que la Reine sera contente?... » Une autre fois le Prince a dit à dîner, en plaisantant, qu'il ferait paraître la Princesse au balcon des Tuilleries, déguisée en sauvage, et la pauvre enfant a les yeux pleins de larmes, n'ayant aucune idée de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas, dans cette France dont on lui a fait tantôt un Eldorado, tantôt un épouvantail.

Les chaleurs cependant, et les calmes des tropiques ralentissent la marche des deux navires : la *Ville de Marseille* ne marche pas aussi rapidement que la *Belle-Poule*. Les officiers surtout passent de longs moments penchés sur les cartes marines, et l'on tient conseil sur la route à suivre pour rencontrer les vents alizés qui gonfleront les voiles inertes. La chaleur est extrême et la Princesse passe des heures regardant, par le sabbord, la *Ville de Marseille* qui est en retard ;

elle s'amuse pendant ces jours brûlants, à faire des boules de cire pleines d'eau, que l'on se jette à la tête et qui, en se brisant vous inondent et vous rafraîchissent; mais le Prince est averti que l'eau diminue dans les réservoirs et il prend un air sévère pour dire à la Princesse que, par son gaspillage, les caisses à eau vont être vides et qu'ils vont souffrir les horreurs de la soif! La pauvre Princesse, toute troublée, n'ose plus même écraser ses citrons dans l'eau; il faut que Victorine la rassure. Ce qui était vrai c'est que la navigation se prolongeait à cause de la *Ville de Marseille* qui ne pouvait pas suivre la *Belle-Boule*. Tous les soirs il fallait mettre en panne pour ne pas augmenter la distance.

Un jour le Prince se décide à prendre les devants. Avec un art, une bonté, un mélange de camaraderie et d'autorité, il annonce sa décision au commandant Lugeol,

et dans la nuit, comme pour une exécution pénible, la *Belle-Poule* met toutes ses voiles, gagne de l'avant..... Au jour, la *Ville de Marseille* est loin, on la regarde, on ne s'en parle pas; c'est une nécessité douloureuse; on sent que c'est un coup pour le capitaine et, par égard, on ne dit rien. De temps en temps, on se dit à voix basse: « on la voit encore », comme un point sur le ciel du soir. Le lendemain on ne la voit plus; impossible de vous dire combien ce récit est vrai et touchant, c'est la vie même du bord et l'âme du marin qui passent dans ce simple journal. J'ai vu l'émotion de plusieurs marins à cette lecture, ils ressentaient la nécessité de la mesure, l'inévitable humiliation du commandant, ils en étaient vibrants.

La *Belle-Poule* s'élance; la traversée se poursuit, on quitte les mers tropicales, on entre dans les eaux de notre hémisphère. Les constellations changent, des étoiles nou-

velles apparaissent, la nuit, entre les huniers, et la belle croix du Sud ne monte plus qu'à peine au-dessus de l'horizon. La brise est plus forte, on sent la *Belle-Poule* qui avance rapidement, on sent le mouvement puissant et moelleux du navire à voiles, sans heurt, sans bruit, sans fumée, surtout l'air devient un peu plus frais et tous les Européens le respirent joyeusement. Souvent les matelots, couchés dans les huniers, chantent à demi-voix, Quelquefois ils demandent la permission de danser. Alors Victorine est charmée par leur grâce jeune, par ces mouvements moelleux formés par le plus moelleux de tous les mouvements, celui de la vague ; puis de la parfaite discipline avec laquelle tout se calme ; les lumières qui couvraient le pont disparaissent en un instant au coup de sifflet de l'officier, et le silence, le sommeil, succèdent immédiatement. Seule la Princesse souffre

de ce qui ravit les autres, et Victorine s'en préoccupe. « A mesure que nous avançons » vers l'Europe, la Princesse se sent plus » étrangère..... Hier au soir j'ai vu qu'elle » devenait pâle, et souffrait du souffle frais » qui nous charmait; je lui ai proposé » d'aller chercher un châle, elle ne me l'a » pas permis et j'ai bien compris qu'elle » ne voulait pas paraître étrangère, et qu'elle » voulait surtout faire comme nous.... Elle » a le sentiment absolu de la hiérarchie et » de l'étiquette, et comme on lui a répété » que, en France, les Princes ne pouvaient » pas commander comme au Brésil, elle » n'ose pas accepter de moi le plus léger » service. Il lui semblait impossible qu'on » ne lui obéît pas au palais de la Gloria; » et comme pour elle l'autorité était un » devoir aussi absolu que l'obéissance, » comme le creux et le relief de la médaille, » elle juge impossible de ne pas obéir à

» Joinville, qui lui a dit de ne rien com-
» mander. Les rapports sociaux sont pour
» elle une chose fixe et absolue, comme les
» lois matérielles, et nullement une affaire
» d'appréciation. Sa femme de chambre a
» dit à la mienne de l'avertir quand je mon-
» terai sur le pont, parce que la Princesse
» monterait aussi..... *Aurélie* m'a fait le mes-
» sage et je suis montée en hâte pleine de
» compassion pour l'enfant qui s'ennuyait
» en bas, qui n'osait pas le dire, qui crai-
» gnait de me blesser, d'outrepasser ses
» droits, d'être grondée par son mari, alors
» que chez elle, elle se serait levée subite-
» ment, si l'envie lui en avait pris, jetant son
» bras en arrière et faisant entendre ce petit
» sifflement, qui veut dire *siegue...* Suivez...
» Elle a la même bonne grâce et la même
» simplicité dans son obéissance que dans
» sa royauté; elle accomplit son devoir dans
» un cas comme dans l'autre. J'ai une pro-

» fonde compassion pour cette jeunesse si
» complètement seule, et qui ne veut qu'une
» chose : *bien faire.* » Je vous fais remarquer
cet épisode parce que cette compassion intel-
ligente et respectueuse des autres est un des
dons angéliques. Victorine voit tout à la
façon des anges ; jusqu'au fond, avec sym-
pathie ; elle juge, elle sourit ; ce qui lui
serait impossible c'est l'ironie ; tout comme
une mère ne peut se moquer du chagrin de
son enfant, et y remédie autant qu'elle
peut, tout en lui disant : tu n'es pas rai-
sonnable.

Enfin, on arrive, c'est le joyeux tumulte
du débarquement. L'Ambassade chargée de
recevoir la princesse est composée d'amies
de Victorine. Elle reconnaît de loin sur le
quai sa chère cousine M^{me} d'Hulst, dame
de la reine Amélie. Du plus loin que le
porte-voix peut se faire entendre, l'aide-de-
camp lui crie : « Tout est bien à Etioles. »

Je vous donne ce détail pour vous montrer à quel point elle était aimée, et combien chacun jouissait de lui faire plaisir. Elle déborde de joie, elle retrouve tout ce qu'elle aime : le langage, la campagne française. Elle a quelques phrases exquises sur le charme de la patrie, car elle, qui comprend si bien la beauté propre à chaque partie du monde, elle est passionnément patriote :
« Je ne puis dire quelle impression de
» gaîté m'a envahie tandis que nous galop-
» pions dans ces jolies routes de Normandie,
» toutes vertes en mai ; aux grelots des
» chevaux, aux claquements des fouets, et
» le vent faisant flotter les touffes de
» rubans tricolores aux chapeaux des pos-
» tillons, et les paysans groupés, à l'entrée
» des villages, pour crier : Vive le Roi!....
» Le coupé du Prince et de la Princesse
» est en avant, nos voitures suivent. Je vais
» souvent dans celle de Denise, et quelle

» joie de parler de toute la famille ! Le Prince
» vient aussi, alors je retourne dans la
» mienne, avec Emile et M. X. » Tandis
qu'elle jouit ainsi, son cœur s'attendrit sur
l'étrangère, c'est le moment où la Princesse
quitte ses femmes brésiliennes ; la petite mû-
latresse, qui était son jouet favori et man-
geait souvent avec elle, est oubliée, pour
ainsi dire, dans le nouveau règlement de la
Maison Princiére, n'ayant pas de rang officiel.
Personne ne s'occupe d'elle, l'enfant passe sa
journée à pleurer, et c'est à peine si la Prin-
cesse a le temps de l'embrasser, avant qu'elle
ne regagne, avec les femmes, le paquebot
de retour.

M^{me} de Sainte-Aulaire était accourue de
Londres pour recevoir sa chère fille. Elles
restent quelques jours ensemble, dans
l'ivresse du retour, pendant que M. de Langs-
dorff est en voyage à Fumel pour ses affaires
et pour le Conseil général.

Pendant ce temps, on s'établit à Paris, dans l'hôtel de Croix, rue Saint-Dominique, où le ménage d'Harcourt demeurait aussi. Vos grands-parents vivaient au même ménage que M. et M^{me} de Sainte-Aulaire, et cette précieuse communauté semble une condition de vie indispensable.

V.

M. de Langsdorff n'était pas homme à rester oisif; dès le retour, il sollicite un nouveau poste, mais il est difficile et les postes se font attendre. La vie s'écoule entre Paris et Fumel où Victorine se retrouve avec joie : « Nous passons nos soirées sur la » terrasse, nous regardons les étoiles, on » croit être encore sur la dunette », et puis votre grand'père travaille toujours aux réparations, aux accommodations urgentes et Fumel devient de jour en jour plus civilisé. Vous n'avez pas idée à quel point la vie était simple alors. Chaque embellissement

est une invention et un travail personnel qui amuse Victorine. » Les trois mois passés » à Fumel sont comme une longue et belle » journée, dit-elle. En arrivant, nous avons » dit bonjour à nos voisins, puis nous » avons fait la toilette du château, nous » t'avons arrangé une belle chambre, ma » bonne mère, puis celle de mon père. » J'espère que vous serez bien quand vous » viendrez nous voir. Emile a affermé » Gaillardel, et maintenant que nous voilà » à la fin de cette journée, nous allons faire » nos visites d'adieu. »

A Paris, elle prenait un extrême plaisir à la vie d'étudiant, comme elle dit, qu'elle menait avec son mari. Ce mot là vous fera sourire ! Elle veut dire que n'étant pas établis, puisqu'ils attendaient une nomination, ses parents n'étant pas avec eux, elle pouvait se faire franchement la camarade de son mari. Elle aimait beaucoup Paris, le

Paris matériel, elle le goûtait et elle en connaît les physionomies si diverses, les aspects changeants d'heure en heure et toujours amusants. Nous habitions le tranquille faubourg Saint-Germain, qui avait alors et qui a peut-être encore un caractère de petite ville : à côté de soi l'on avait tous ses parents et amis, les rues étaient : la rue de M^{me} de X., on donnait à son cocher l'adresse : deux portes après l'hôtel de....., on connaissait chaque maison et la vie intime tenait entre l'hôtel de Castries et le quai d'Orsay. — Inutile de vous dire que le boulevard Saint-Germain, la rue Solférino et le boulevard Raspail n'existant pas, les rues se prolongeaient tranquilles, formées par de grandes portes cochères qui ouvraient sur de vastes cours que les arbres dominaient, silencieuses et dans une demi-obscurité. Avez-vous passé au bout de la rue Vanneau et rue Chanaleilles ? devant les beaux arbres

de l'hôtel Saint-Simon par exemple ? Voilà nos habitations : Votre oncle de Sainte-Aulaire, rue de Grenelle ; vos tantes du Roure et d'Hulst, rue de Lille. M^{me} d'Haussonville, rue Saint-Dominique, M^{mes} de Bussières et de Larochefoucauld..... et puis la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin où l'on avait ses habitudes. La rue du Bac était ce qu'on appellerait aujourd'hui la grande artère : on y avait tous ses fournisseurs qui vous connaissaient et vous saluaient par votre nom lorsque vous entriez chez eux. Pour se donner une impression de nature on allait aux Tuileries, alors ombrées et closes sous les grands arbres, et toujours, en passant le pont de la Concorde, on admirait Notre-Dame un peu voilée dans la brume, et de l'autre côté les couchers du soleil particuliers à la région de Paris. — Ceci vous pouvez l'admirer encore. — On disait carrément : aujourd'hui je vais de

l'autre côté de l'eau..... un peu comme vous dites : je vais au bois..... et c'était la Maréchale Suchet, la Duchesse de Vicence, M^{me} Foy et ses filles qui habitaient cet autre côté de l'eau.

Cette vie de grand village comportait, quand vos parents étaient seuls à Paris, quelques dîners au café avec son mari et des amis, quelques parties de théâtre; Victorine s'y amusait extrêmement, ne voulant voir que les pièces gaies d'alors, les franches plaisanteries où jouait l'acteur Bouffé; elle respectait trop la tristesse pour en chercher d'artificielles et, quand aux émotions, son âme était trop vibrante pour qu'elle eût le désir d'en inventer; surtout elle respectait absolument la paix de son imagination; toute vraie vertu est faite de discipline et de calme, et cette pureté d'imagination et de cœur qui l'entretenait si gaie, Victorine la gardait avec soin. Il est

curieux de voir combien cet esprit libre et nourri des classiques de tous les temps est étranger à la moindre émotion comme à la moindre curiosité douteuse. *Il faut que la vertu soit un instinct plutôt qu'un principe*, disait un homme d'esprit, car à ses principes on y manque et à ses instincts on n'y échappe pas! Le mal moral répugnait à l'imagination de Victorine comme une maladie. Elle était trop française d'esprit et d'éducation pour être prude et elle riait franchement de tout ce qui est drôle et gai, pensant que les divertissements que les jours amènent quelquefois sont un secours dans le travail journalier, et jugeant que les fêtes, surtout les plaisirs d'esprit et d'art, sont utiles comme les fleurs que Dieu a faites pour charmer les yeux; c'est ainsi que le cœur toujours en éveil et toujours en paix, elle jouissait reconnaissante du courant de la vie.

C'est vers cette époque qu'entrent en scène mes souvenirs personnels et c'est vraiment comme un ange que, dès la première fois, je vois votre grand'mère. Elle m'emménait avec elle à Londres, où elle allait avec son mari faire une courte visite à ses parents. On avait décidé de confier mon éducation à M^{me} de Sainte-Aulaire. Je me vois couchée sur le pont du bateau, très chagrine et fort mal à l'aise ; elle, assise à côté de moi et me disant de temps en temps de sa voix si douce et si encourageante : « As-tu froid, ma petite Marie ? » Je répondais toujours : « Un peu, ma tante. » Alors elle mettait sur moi un de ses châles, puis un autre, et j'entends aussi la voix moqueuse d'une cousine moins compatissante, disant : « Ah ça ! tante Victorine, qu'est-ce que vous comptez garder sur vous ? » Elle m'apparaît ainsi en ange, et c'est bien son rôle, car le caractère de sa bonté était

la compassion, comme celui de sa piété la reconnaissance.

Entre Paris et Fumel, avec quelques séjours à Etioles pendant les courts congés de l'ambassadeur, deux années se passèrent. Votre père vint au monde le 16 décembre 1845, à Paris, au moment où M. de Langsdorff obtenait le poste de ministre à Carlsruhe; il partit en avant, et aussitôt remise, Victorine fut le rejoindre avec ses trois garçons.

Je ne vous l'ai pas dit, mais vous pouvez le deviner : l'Angleterre n'était pas sympathique à Victorine. Son père, au contraire, en libéral monarchique qu'il était, ne pouvait assez admirer la constitution anglaise et il se plaisait beaucoup dans cette société si ouverte et si hiérarchisée à la fois. Victorine note dans son journal avec un peu de regret cette dissonnance entre elle et son père, car elle aimait à chanter,

pour ainsi dire, dans le même ton que les siens.

Carlsruhe, au contraire, lui fut très sympathique ; comme elle avait joui de la nature excitante et exubérante du Brésil, elle se plut et fut tout de suite d'accord avec la bonhomie allemande, la simplicité de la petite cour de Baden. Ce n'était plus la frivolité impérieuse de Vienne, c'était la fraternité tout à fait bourgeoise d'un intérieur germanique. Victorine savait à fond la langue, elle aimait les poètes et la littérature allemande, elle fut bientôt chérie dans la toute petite société de Carlsruhe ; tandis que l'entrain méridional et l'initiative de votre grand-père y était un élément de surprise et de plaisir. La Grande duchesse Stéphanie de Beauharnais, restée bien Française, faisait grand cas de son esprit et causait des heures avec lui. Plus tard, revenue à Paris auprès de son neveu Napoléon III,

elle fit bien des tentatives inutiles auprès de votre gran-père pour l'attirer à la cour; elle lui offrit même inutilement des postes avantageux, il ne voulut jamais se rallier à l'empire. En attendant, les femmes de la société comptaient sur lui pour leur inventer des divertissements, leur composer des comédies pour lesquelles elles venaient se faire costumer chez votre grand'mère. Carlsruhe est une sorte de grand village, pas même très grand, abrité sous les grands bois. La Légation de France était sur le parc, où des chevreuils en liberté erraient sous les beaux arbres. C'était une vie de campagne, et, pour M. et M^{me} de Langsdorff, une vie de famille où les trois enfants tenaient pour la mère une grande place, avec les deux attachés d'ambassade, M. de Chateaurenard et M. de Menneval; celui-ci charmant, doux, affectueux pour les enfants dont il ne cessait de s'occuper. Il s'est marié plus tard avec une jeune

veuve qu'il perdit bien vite, entra dans les ordres, et nous conserva jusqu'à sa mort une pieuse amitié, née de la vénération et de l'attrait qu'avait exercés votre grand'mère.

Le grand duché de Baden avait alors quelque importance diplomatique et le poste conduisait de droit au titre d'Ambassadeur; mais à ce moment particulier, les affaires n'y occupaient guère et votre grand-père s'y ennuyait, étant trop actif pour se contenter de faire de l'esprit et d'être aimable avec les naïves comtesses badoises. Victorine s'efforçait de l'encourager pour lui faire prendre patience, d'arrêter son irritation quand le ministère ne se prêtait pas à ses combinai-sons. L'esprit indépendant, très personnel de votre grand-père mettait M. Guizot en méfiance, il le tenait à l'écart et fit plusieurs changements sans lui donner de place. Victorine, elle, se trouvait bien avec lui et

ses trois garçons qui l'occupaient chaque jour davantage.

Elle raconte avec beaucoup d'entrain un petit tour qu'ils firent dans la Forêt-Noire, en tête à tête avec son mari, comme *zwei jünker*, dit-elle ; marchant tout le jour dans les bois, s'arrêtant le soir dans les innombrables petits endroits d'eau qui remplissent la Forêt-Noire. Ils se plaisaient à voir ces petites hôtelleries paisibles où des couples vieux ou jeunes se reposent en jouant aux cartes sous les beaux arbres, devant des verres de bière ; tandis que des musiciens jouent, toujours juste, de jolis morceaux d'opéra. Le soir ce sont des valses, et les couples tournent régulièrement, tranquillement, au rythme absolument méthodique des valses de Strauss. « J'ai suivi des yeux » une jeune fille qui valsait à son rang, » rasant les murs avec tant de régularité, » que les pans de sa ceinture rouge étaient

» toujours exactement soulevés à la même
» hauteur. » Chacun a l'air parfaitement
content de son sort, c'est là ce qui plaît à
Victorine. Elle va à travers les bois et les
stations d'eau, écoutant la musique, parlant
allemand, dessinant et écrivant à sa mère
sous la tonnelle, sur un coin de table, sou-
riant à tout et surtout prodiguant son affec-
tueuse gaîté pour calmer l'agitation mécon-
tente de son mari. Dans la voiture ils lisent
des poèmes allemands, et toujours un peu
du Saint Evangile qui ne quitte jamais Vic-
torine. Votre grand-père, vous l'avez déjà
deviné, était despote comme pas un, sans
s'en rendre compte; très aimable, contri-
buant beaucoup à la vie commune, mais
usant de chacun jusqu'au bout des forces.
« Nous avons marché cinq heures aujour-
» d'hui », dit Victorine, « pour gagner, à
» travers les collines, notre voiture qui nous
» attendait dans la plaine, et j'étais bien

» lasse, lorsque nous l'avons aperçue d'en
» haut, comme un petit point sur la route.
» Tout est si joli que nous avons délibéré
» si nous ne resterions pas encore quelques
» jours à errer dans ces bois et puis les
» enfants l'ont emporté, et nous sommes
» rentrés à Carlsruhe où j'ai retrouvé mes
» trois chers trésors en bonne santé, et
» M. de Menneval qui les avait soignés
» comme un frère aîné. »

A Carlsruhe, votre grand'mère retrouva, comme femme du ministre d'Angleterre, M^{me} Craven, Pauline de la Ferronnays, qu'elle avait rencontrée à Rome étant jeune fille. Naturellement les deux femmes se rapprochent; mais la piété toute simple de votre grand'mère ne goûtait pas beaucoup l'imagination douloureuse de M^{me} Craven, non plus que sa dévotion un peu tourmentée. Elle n'avait pas le goût extérieur des choses de l'âme, ni le besoin du monde

dans la vie habituelle. Pendant le carême
le père Lacordaire prêchait à Strasbourg.
« M^{me} Craven y va tous les dimanches et a
» voulu m'emmener; mais je ne trouve
» pas bien entendu de laisser ainsi mon
» intérieur et de ne pas conduire mes en-
» fants à l'église moi-même le dimanche ;
» et puis ce qui est certain, c'est que je pré-
» fère la vie avec les miens à toute l'élo-
» quence du monde. Je trouve que chacun
» de mes enfants vaut un sermon du Père
» Lacordaire, et mon Emile, le Père Lacor-
» daire lui-même! » Dans cette vie tran-
quille et heureuse par le dedans, Victorine
ne dédaignait aucun plaisir lorsqu'il s'offrait
et le passage de Jenny Lind sur le petit
théâtre de Carlsruhe, est raconté comme un
événement.

VI.

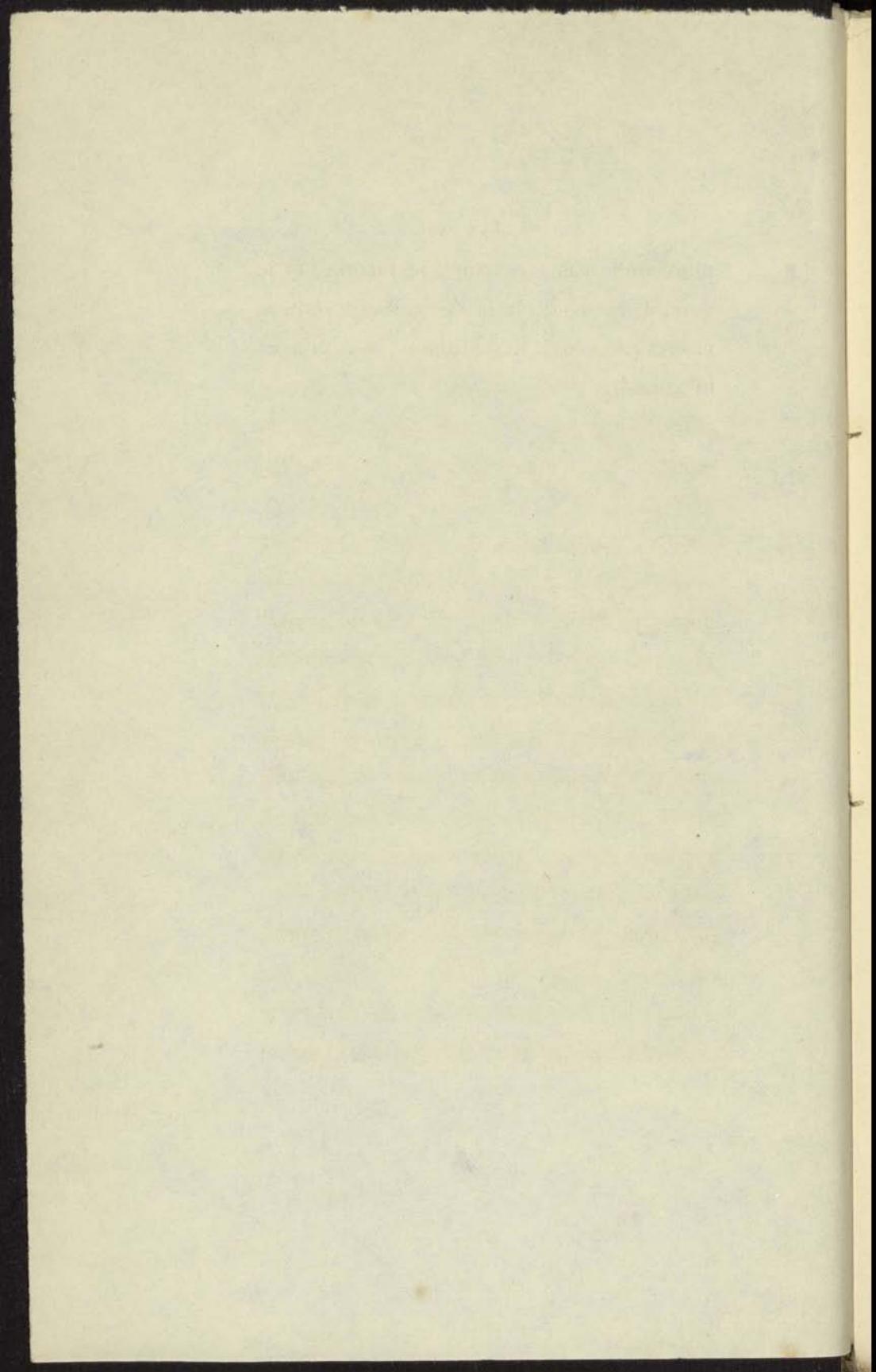
Au commencement de 1847 M. de Sainte-Aulaire quitta l'ambassade de Londres où il fut remplacé par le duc de Broglie, et prit sa retraite pour revenir auprès de sa mère, alors âgée de 92 ans. Elle était cette courageuse héroïne qui avait à force de générosité sauvé son père au temps de la Terreur. Elle avait conservé la vivacité de ses sentiments, elle aimait passionnément son fils unique, qui faisait son orgueil. Vers cette époque elle lui écrivit un jour qu'elle voudrait bien l'avoir auprès d'elle pendant ses dernières années,

car, avec la vitalité rare dont un siècle seulement vint à bout, elle organisait ses dernières années comme un avenir certain. Ce mot était un ordre pour M. de Sainte-Aulaire, qui d'ailleurs songeait, lui aussi, à clore dans la retraite une vie si occupée. Les dernières années du fils et de la mère ne se correspondirent que trop, ils moururent à trois mois de distance. Il quitta donc Londres en 1847, et le premier usage que M^{me} de Sainte-Aulaire fit de sa liberté fut une visite à vos grands-parents à Carslruhe. M^{me} de Sainte-Aulaire ne vivait que dans l'espoir des réunions avec sa chère fille ; je vous l'ai dit souvent, mais, parlant d'elle, je ne puis trop le redire. Je me souviens encore de leur intimité, de leurs conversations toujours renouvelées, des expressions si tendres et si confiantes, toujours justifiées par les actes. « On » est si heureux de te dire tout, ma bonne » mère ! » Et maintenant que je sais, comme

chacun, combien on peut souffrir par ceux qu'on aime, je comprends la tendresse reconnaissante de cette mère pour la fille bien-aimée qui ne l'a jamais fait souffrir. Au retour de Paris, M. de Saint-Aulaire insiste auprès de M. Guizot et, le 20 février 1848, arrive la nomination de M. de Langsdorff à l'ambassade de La Haye. C'était une grande joie, longtemps désirée, car c'était l'admission à un poste supérieur, le pas décisif dans la carrière. « Nous donnions un bal pour nos » adieux », écrit Victorine ; « mon mari avait » reçu la nomination officielle le matin. Il » me dit en faisant nos derniers préparatifs : « Je suis certain, je ne sais par quel pressen- » timent, que nous n'irons pas à La Haye. » Quelque événement imprévu nous en » empêchera. » Bon Dieu, me suis-je écriée ; » Quelle ingratITUDE ! obtenir ce que l'on » désire et se forger une chimère pour n'en » être pas reconnaissant. » Le singulier pres-

sentiment n'avait que trop raison ; le lendemain arrivait la nouvelle de la Révolution de Février 1848, l'abdication du Roi, la république proclamée ; le courrier apportait aussi la confirmation des pouvoirs du ministre, moyennant, bien entendu, son adhésion à la république. M. de Langsdorff n'hésita pas, vous le comprenez, et, remettant son poste à M. de Châteaurenard, il accourut à Paris, croyant à une simple émeute, presque à une tromperie. On voit dans le journal de Victorine combien le mot de M. Thiers est vrai : « *Un orage dans un ciel serein.* » Personne ne prenait la chose pour faite ; on attendait l'armée d'Afrique, la protestation du pays. Il fallait que la fumée fût dissipée pour se rendre compte de la ruine. Il y aurait trop à dire sur la politique de ce moment et sur ce que pensaient de cet orage ceux qui avaient accepté si allègrement le tremblement de terre de 1830, mais je ne

philosophe pas avec vous, je raconte, et je vous fais un tableau de vie absolument vrai, et pâli plutôt qu'enluminé, vous pouvez m'en croire.



VII.

Les années qui suivent, cinq années, les dernières, hélas! de vie pour votre grand'mère, de bonheur pour nous tous, sont une période de paix et d'union délicieuse; M^{me} de Sainte-Aulaire avait enfin ce qu'elle rêvait, l'ardent désir de son cœur; elle vivait avec le ménage de sa fille bien aimée, avec son gendre, qui était pour elle un fils, avec les enfants. M. de Sainte-Aulaire, dans sa sereine philosophie, était bien le père, le chef, le régulateur de la famille; il lui donnait sa régularité de vie, sa discipline intellectuelle, sa courtoisie parfaite, même

entre les proches et intimes. Cette discipline, cette courtoisie, n'altéraient en rieu l'intimité et la tendresse même exaltée; il donnait aussi l'exemple d'une activité mesurée et constante. L'oisiveté n'existant pas et la flânerie n'était guère connue chez lui. Les séances de l'Académie chaque jeudi, les commissions supplémentaires l'appelaient à Paris, dont Etiolles n'est qu'à une heure; puis il recueillait ses souvenirs diplomatiques, et il s'occupait de nous. Chaque jour, quand on allumait les lampes, nous avions une heure de lecture classique des chefs-d'œuvre. Je me souviens encore de la lecture du Dante en italien. Votre grand'mère lisait. Le soir, avant de renvoyer les enfants, votre grand-père nous lisait aussi (et il lisait admirablement) un acte de Molière, et, dans le jour, c'étaient les leçons. Nous, enfants, tenions une grande place et c'est d'alors que nos souvenirs se

remplissent d'elle. Dans cette vie de famille si complète, où chacun avait sa place, depuis l'aïeule de 96 ans, jusqu'au 5 ans de votre père, où tous trouvaient l'occupation intellectuelle qui leur convenait, unis dans une affection sans nuage, c'est cette charmante figure qui domine et éclaire tout. Je vous ai dit que sa mère avait pour elle une tendresse si vive, si absolue, qu'il fallait le cœur de Victorine pour y répondre sans nuire à ses autres affections ; mais elle *rayonnait* et savait faire que ceux qui l'aimaient s'aimaient entre eux : elle avait fait que son mari était le fils de ses parents, que ses enfants regardaient leur grand'mère comme une mère ; elle communiquait ses sentiments ; il était difficile qu'elle ne se sentît pas la plus aimée, mais elle n'y voyait qu'une raison pour être la plus aimante, ressentant tout, compatissant à tout, n'usant de la profonde confiance que

chacun lui accordait que pour comprendre les motifs et excuser les torts, et de l'ouverture des cœurs que pour y verser du baume ; mais, pour les enfants, que n'était-elle pas ? Se promener avec *tante Victorine* était la meilleure récompense, aller dans la chambre de *tante* était une joie intense, qu'elle nous aurait accordée toujours, si sa mère n'eût sauvegardé sa solitude, surtout pour défendre les moments de leurs conversations. Les leçons d'allemand qu'elle nous donnait sont restées inoubliables. Quand nous jouions et qu'elle passait, d'un mot elle remettait le contentement, l'union ; elle adorait l'enfance, elle avait grande pitié des petits chagrins d'enfants, elle les dissipait tout de suite, mais toujours raisonnablement, et ne remettait la paix que parce qu'elle remettait ces petits cœurs en ordre ; car, pour elle, gâter un enfant eût été impossible et répugnant, comme de ternir une

jolie fleur. « Mes chers petits trésors, ne
» vous querellez pas ! » Sa voix douce et
gaie nous disait ces mots d'une telle façon
que les querelles et les taquineries enfan-
tines nous semblaient une chose impossible
dans notre troupe, composée de ses trois
fils et de moi toujours, souvent de vos
oncles d'Harcourt et quelquefois de vos
oncles d'Esterno. A moi, elle disait plus
souvent, à mesure que je grandissais : « Ma
» petite Marie, je te regarde comme ma
» fille, tu es la sœur de mes enfants, tu me
» représentes ma petite Laure », et je m'atta-
chais à elle avec dévotion. A Paris, la vie
était plus *sociale*; nous vivions, je vous
l'ai dit, dans la même maison que votre
tante d'Harcourt, rue Saint-Dominique,
l'hôtel de Croix. Les soirs étaient par-
tagés; le dimanche on allait chez le duc
de Broglie suivant un usage de jeunesse;
le jeudi soir on descendait dans le salon

de votre tante d'Harcourt, et les autres jours M^{me} de Sainte-Aulaire et votre grand'mère recevaient ensemble, dans leur propre salon, à peu près les mêmes personnes. Il y avait beaucoup de mouvement intellectuel et littéraire, avec des nuances, suivant le maître de la maison : Plus politique chez le duc de Broglie, plus faubourg Saint-Germain chez votre oncle d'Harcourt, avec M^{mes} de Castries, Brézé, Clermont-Tonnerre, Laguiche....., plus intime chez M^{me} de Sainte-Aulaire, avec les anciens camarades de la diplomatie et les collègues de l'Académie.

Pour se consoler de la carrière perdue, M. de Langsdorff s'était mis à rédiger son histoire de Hongrie : un chapitre parut dans la *Revue des Deux-Mondes*, qui était alors, ainsi que le *Journal des Débats* entièrement rédigé par des amis, et fut très remarqué ; puis il s'amusa beaucoup à une étude politique sur les lettres de Cicéron ; il en faisait un spiri-

tuel rapprochement avec les choses actuelles. Cicéron représentait les libéraux modérés, Pompée, *majestueux et inutile*, était le faubourg Saint-Germain légitimiste, et l'article finissait sur ces mots : « *Quand au neveu de César, nous en reparlerons une autre fois.* » C'était quelques mois avant le coup d'Etat. Le neveu de César s'amusa de l'allusion, il préparait alors son ouvrage sur la fin de la république romaine et fit prier votre grand-père, par la Grande Duchesse Stéphanie, de venir causer de leurs communes études. La Grande Duchesse fit tout ce qu'elle put pour que votre grand-père consentît à se rallier au nouveau régime. On lui offrit de très beaux postes diplomatiques : mais le groupe Orléaniste était alors très compact, très indigné du coup d'Etat ; autant par convictions libérales que par attachement aux Princes d'Orléans l'opposition à l'Empire était ardente et les rares défections qui se

produisirent plus tard furent jugées avec cette indignation qui tient de la férocité et qui est particulière aux pays souvent bouleversés.... On ne sait vraiment trop pourquoi ! Dans ces études Victorine était l'associée de son mari comme en toutes choses. Dans un coin de la pièce où il travaillait elle écrivait pour lui, elle copiait, traduisait, rédigeait, toujours prête et toujours contente; puis quand il lui rendait sa liberté, elle s'en allait dehors, le plus souvent avec l'un de nous, et toujours elle rencontrait quelque jolie chose à regarder et à raconter. « Sachez vous asseoir aux pieds des choses et écouter ce que l'esprit dit en elles. » Ceci est la formule du métaphysicien. Victorine pratiquait la formule tout naturellement.... elle suivait le chemin de la vie, regardant toutes choses avec amitié et leur tendant la main pour donner et recevoir. Or, ce qu'elle leur

donnait, c'est qu'elle y voyait Dieu. On ne peut donner davantage, et ce que les choses lui rendaient c'était l'empreinte de Dieu sur elles ; c'est aussi ce qu'elles peuvent donner de mieux.

Les événements de la société se retrouvent dans son journal tout comme les aspects de la nature et elle raconte d'une façon saisissante la mort de cette extraordinaire M^{me} Boni de Castellane ; le mariage et la mort si prompte de la charmante Amicie de Périgord, puis le mariage d'Elisabeth de Castries, la cousine germaine de votre mère, avec le général de Mac-Mahon, beaucoup plus âgé qu'elle. Ce mariage surprit beaucoup et scandalisa, le croiriez-vous?... le faubourg Saint-Germain. M^{le} de Castries irait à la cour de l'Empereur !..... Les parents hésitaient à autoriser une telle défection ; il leur semblait qu'ils se séparaient absolument de leur chère fille ; leur tristesse et leur

embarras sont curieux, et donnent l'idée de la violence que l'on portait alors dans l'esprit de parti, mais la jeune fille était très décidée, en cela comme en toute chose.

Elle raconte aussi quelques jolies fêtes, les soirées chez M^{me} Duchâtel, chez la duchesse de Galiéra, et c'est à Etiolles qu'elle s'épanouit et se trouve tout à fait heureuse ; c'est là qu'elle est en harmonie avec toute chose, avec les fleurs, les bois, les prés. Elle s'amusait, cette année-là, à peindre une collection des fleurs du pays, et, quand on n'avait pas besoin d'elle, elle s'établissait dans quelque endroit écarté du parc pour lire ou pour dessiner, quelquefois pour écrire la jolie nouvelle de Marion et Josèle, des histoires appropriées aux caractères de ses enfants, et des vers aussi naturels qu'elle-même, aussi gracieux.

Je vous l'ai dit souvent, elle avait avec la nature une entente secrète, qui, dans

d'autres temps, aurait passé pour étrange ; c'est là que Dieu lui parlait, et c'est pourquoi la Bible lui était si chère ; c'est de la création qu'elle tirait les leçons divines, c'est par les œuvres de Dieu qu'elle allait directement à Dieu même ; ce qui donnait à sa piété un caractère un peu spécial, et qui déconcertait les personnes très saintes quelquefois, mais obligées à plus de moyens et de méthode. Elle ne lisait pas beaucoup de livres de piété. La Sainte Ecriture était son aliment continual ; illustrée pour ainsi dire par tous les détails de la création ; c'est pourquoi elle aimait tellement la vie de la campagne et ses travaux où elle voyait l'exemplaire de la vie humaine, et, par là, elle était en harmonie avec tous les poètes, depuis le roi Salomon jusqu'à Lamartine. Mais de la nature il se dégage, tous les poètes l'ont senti, une tristesse subtile et inévitable, qui est un effet essentiel de la mortalité ; le jour passe, les

ombres s'allongent, les couleurs sont moins vives ; comme dit un hymne *l'offrande du matin se fait dans la joie et celle du soir dans la tristesse* (1). Victorine la sent venir cette mélancolie du jour qui baisse, elle la signale doucement, non sans regrets, mais d'une façon pour ainsi dire impersonnelle ; en même temps sa vie se remplit toujours davantage. Les devoirs envers les enfants devenaient plus sérieux ; le séjour à Fumel, en été 1851, est occupé par la première communion de Victor, et de retour à Paris l'hiver, elle s'occupe de l'instruction religieuse d'Emile ; là elle souffre d'être seule à s'en occuper et de ce que le père reste étranger à ses efforts comme à ses émotions ; elle en souffre et elle le dit, mais sans amertume, et se confiant à Dieu pour qu'il se montre plus plei-

(1) *Mane sacrificium plausus inter redditur. — Vespertinum fletibus et amaris quæstibus in Cruce miscebitur.*

(Hymne de la Présentation.)

nement à l'âme droite du mari qu'elle aimait tant, persuadée d'ailleurs que le lien conjugal, qui avait tout mis en commun entre eux, mêlait leurs âmes et qu'elle le présentait devant Dieu quand elle s'y présentait elle-même. Elle obtint d'emmener à la campagne ce printemps-là un jeune ecclésiastique trop fatigué pour commencer le ministère, et qui avait besoin d'une année de repos ; l'abbé Dumax la charme par sa simplicité, sa ferveur ; il nous fit un catéchisme pour nous préparer à la confirmation ; et là, certaines leçons un peu austères l'ayant pour ainsi dire troublée, on se mit à la taquiner sur ce qu'elle ne comprenait pas le dogme du péché originel. Elle finit par en être émue, et ne pouvant très bien comprendre ce que l'on voulait dire par les souffrances de l'âme, les épreuves intérieures, elle qui, comme disait le bon saint Louis, trouvait Dieu *chose si bonne que meilleure ne peut être* ;

elle eut peur que sa piété ne fût trop facile et s'effraya un moment de ne pas éprouver ce dont tant de saintes personnes se plaignent. Un soir qu'on l'avait taquinée à ce sujet, lui répétant, avec la ténacité des plaisanteries en famille, qu'elle était hérétique et ne croyait pas à la déchéance originelle, elle répondit qu'elle voulait s'en éclaircir à fond et se faire instruire complètement sur ce point..... De la conversation dogmatique vous pensez qu'elle sortit pleinement rassurée et rien ne vous le dira mieux que cette page de son journal ; « 26 décembre 1852..... Au moment de partir, je sentais mon cœur plein de tendresse et de regrets pour ces chers parents que je quittais, mais de bonheur aussi à la pensée que j'allais retrouver tout ce qui m'attendait à Fumel. Une douce impression d'amour et de confiance en Dieu, qui m'accompagne toujours partout, me péné-

trait toute entière ; je portais sur moi une croix bénite, j'avais mon chapelet au bras ; je me sentais, sous le toit de mon enfance, comme sous celui de mon mari, l'enfant du bon Dieu.

» Oh ! mon Dieu, quelle douce chose que cette impression de votre amour qui remplit tout le cœur, et dont rien ne peut nous séparer ! Que je vous bénis, que je vous remercie d'avoir permis que, depuis mon enfance, cette source d'intarissable bonheur ait jailli dans mon cœur ! Je sens que je ne le dois qu'à vous ! Je sens que ma faiblesse m'aurait laissé tomber en ce monde à tous les pas, si vous ne m'aviez pas soutenue, mon Père, mon Maître adoré !

» Combien je suis heureuse de penser que vous m'avez toujours élevée dans votre maison, comme un enfant qu'on laisse grandir auprès de soi, et qu'on n'écarte jamais. Vous avez des consolations pour

les pécheurs repentants, mais, mon Père, combien il est plus doux de ne vous avoir jamais quitté, de s'être toujours agenouillée à vos pieds, d'avoir toujours reposé sa tête sur vos genoux, de n'avoir jamais déserté votre autel!... Voilà maintenant plus de la moitié de ma vie écoulée; je vais devenir un de vos vieux serviteurs, mais vous continuerez à me garder auprès de vous, et ma reconnaissance sera si grande que, quelques petits que soient mes services, j'espère que vous en serez touché. Je suis un serviteur inutile, mon bon Maître! mais vous savez si je vous aime; et je trouve qu'il y a à vous aimer tant de douceur, que quand même aucune récompense ne serait attachée à cet amour il serait plus précieux encore que tout ce que le monde peut offrir!... »

Elle passa une partie de l'hiver à Fumel et cet hiver-là était fort gai. Victor avait un cheval qui faisait son bonheur, le caractère

joyeux de cet enfant charmait sa mère, bien qu'elle s'inquiétât un peu de la violence de ses goûts. Les enfants tenaient une place toujours plus grande, elle étudiait et comprenait leur caractère, éclairant toujours ses observations fines par des observations générales et faisant de ce qui pourrait n'être qu'un *Nursery Diary*, une étude sur l'enfance, pleine de poésie et de sagesse. Elle vit beaucoup M. et M^{me} de Gironde qu'elle aima de suite comme une ancienne amie ; puis les voisins, M^{me} Trenty, que vous n'avez pas connue ; enfin des promenades à travers le pays. « Les deux enfants aînés, gracieux et » adroits, nous suivent sur leurs poneys des » Landes. Nous retrouvons à la maison » mon petit Bertrand, qui ne me donne » jamais un moment de souci. Il se déve- » loppe bien, il a une intelligence nette, » rapide, le cœur bon, une sensibilité qui » n'est pas maladive, peu d'exigence et une

» grande indépendance ; c'est un enfant qui
» pousse très droit ; j'en jouis beaucoup ;
» que Dieu bénisse ces chers petits êtres ! »
Comment ne pas se souvenir, mes enfants,
des lignes que dictait votre grand-père mour-
rant, quinze ans plus tard, dans les mêmes
termes : « *Mon cher Bertrand, tu ne m'as*
» *jamais donné un instant de souci.* »

« Depuis que nous sommes à Fumel nous
» n'avons pas eu un instant d'oisiveté, nous
» avons toujours eu à lutter contre la diffi-
» culté de faire entrer dans nos journées
» plus d'occupations qu'elles ne pouvaient
» contenir. L'autre jour nous venions de
» recevoir des rosiers que nous faisions
» planter dans le jardin ; cela nous amusait
» tant, que mon mari, appelé à Agen, s'est
» arraché avec ennui à cette occupation. On
» ne peut nier que dans la variété des tra-
» vaux de la campagne, il y a un charme
» tout à fait séduisant.

» Puis cet admirable climat, ces montagnes si merveilleusement éclairées à l'heure du couchant, les premières heures du matin si suaves et si pures; tout cela est d'une beauté qui enchanter l'imagination et remplit l'âme de reconnaissance.
» Je sens bien vivement cette beauté, et il me semble que chaque année mon cœur est plus rempli par les sentiments de piété qu'elle m'inspire. »

Dans cette saison les journées chez les voisins, avec le grand repas à une heure, étaient alors très à la mode et ne lui déplaisaient nullement; elle jouait de bon cœur aux jeux assez naïfs, en vogue alors dans ce coin de province reculée, regardant avec une indulgence amusée l'émotion de la vieille M^{lle} Rost, camarade de cette Aline de Langsdorff si regrettée, et qui avait encore le cœur un peu tendre pour M. Emile. « M^{lle} Lydia Rost a une jeunesse charmante, le coloris

» de ses joues est comme une rose après
» les premières gelées; elle a toute sa fraî-
» cheur d'impression, sous sa robe de soie
» noire et son bonnet à coques jaunes;
» nous étions assis sur le petit mur du jar-
» din et Emile lui a dit: — Vous rappelez-
» vous, M^{lle} Lydia, quand je vous donnais
» la main pour monter sur ce mur? — Elle
» a répondu, d'une voix chantante et en
» baissant les yeux: — Les deux mains,
» M. Emile. — Il y avait quelque chose de
» si jeune dans ce vieux souvenir! »

Tous ses voisins étaient reconnaissants et surpris qu'une dame de Paris prît un plaisir vrai avec eux; elle ne s'en doutait pas, car ce qu'elle goûtait partout, c'était la réalité et surtout la simplicité, c'est pourquoi elle aimait particulièrement l'esprit méridional qui passe si vite d'une impression à l'autre, sans être gêné ni par l'une ni par l'autre, ni par la transition.

« Une grande fête pour la distribution
» des prix à Monsempron, suivie d'un dîner
» à grand gala chez nous a été fort gaie. On
» était placé dans une cour fermée par les
» murs du collège; nous avions des tentes
» sur nos têtes. A travers les toiles mal
» jointes, on voyait le bleu du ciel et on
» sentait les ardeurs d'un soleil méridional.
» Tous les groupes de femmes, d'enfants
» avaient cet aspect italien qui donne aux
» fêtes de ce pays un caractère si pittores-
» que, puis on pleurait au moindre mot
» touchant; on riait à la moindre plaisan-
» terie. Ce public est fait pour les fêtes plus
» qu'aucun autre. Quel dommage d'en faire
» des hommes politiques! Cela leur sied si
» mal! On s'amuse ici d'un rien, pourvu
» qu'il y ait mouvement, précipitation, em-
» barras de carrioles, dîner avec un dessert
» qui couvre la table; puis, que l'on soit en
» peine en sortant pour se rejoindre et qu'il

» y ait cette confusion qui suit toute fête,
» tout le monde s'en va content. »

Ce séjour fut abrégé par la piété filiale.

« Quelques jours avant Noël j'avais reçu
» une lettre de mon père, inquiet de son
» ami Joseph d'Estourmel. — Il était seul à
» Etioles avec Louis, ma mère était partie
» pour Saint-Eusoge, à cause des couches
» de Paule. Mémère est dans un état tou-
» jours alarmant à cause de son âge. L'idée
» de cet intérieur si réduit, si triste à cause
» de l'infirmité de Louis me serrait le cœur,
» et à mon bon mari qui est un fils vrai
» pour mes parents aussi. Le lendemain, en
» revenant de la messe, à laquelle j'assiste,
» autant que je peux, tous les jours, j'ai
» demandé à mon mari s'il y avait des let-
» tres, il m'a dit qu'il me montrerait après
» déjeuner. En effet, quand nous avons été
» seuls auprès du feu du salon, il m'a dit
» qu'il avait une lettre annonçant la mort

» de M. d'Estourmel. Mon père était pro-
» fondément triste. — Alors mon mari m'a
» dit : que lui ne pouvait partir avant plu-
» sieurs jours ; qu'il trouvait peu filial de
» laisser mon père seul dans sa tristesse et
» d'avoir l'air d'un Dieu Terme, qui, quoi
» qu'il arrive aux autres, reste inébranlable
» dans la posture qu'on lui a donnée... qu'il
» me conseillait donc d'aller au secours de
» mon père et le faire tout de suite.

» J'ai été touchée jusqu'aux larmes de
» cette attention de mon mari ; j'aime tant
» cette union qui existe entre lui et moi,
» qui lui fait regarder ma famille comme la
» sienne, et quoi qu'il m'en coutât de ne
» pas revenir tous ensemble j'ai été immé-
» diatement prête à faire mes paquets. Le
» soir j'ai fait trois visites d'adieu dans la
» ville et, le lendemain, à sept heures, après
» avoir tendrement embrassé mes chers en-
» fants, je partais avec mon mari et Bertrand

» pour Cahors dans ma voiture. Mon mari
» avait voulu d'abord me laisser emmener
» Bertrand et Emile, mais, quand j'ai été
» dans la chambre des enfants leur annon-
» cer cette nouvelle, Victor a embrassé Emile
» si tendrement en lui disant : — Com-
» ment, mon pauvre Emile, tu vas partir
» demain ? — et Emile a été si troublé de
» quitter son frère, que j'ai été moi-même
» d'avis de ne pas les séparer. Ils s'aiment,
» grâce à Dieu, et se sont bons l'un à l'au-
» tre. Je l'ai dit à mon mari, en lui faisant
» observer que le pauvre enfant, à Etioles,
» sans Marie, ni ma mère, tandis que je
» serais toute occupée de mon père, serait
» bien isolé. Mon mari, après avoir réfléchi
» un instant, a consenti à les garder tous
» deux. »

Cela vous semble bien simple, mes en-
fants, de faire chauffer votre machine, ou
bien de prendre, au bas de la ville, le train

pour Paris, sur une lettre qui vous tourmente..... Eh bien, écoutez ce voyage, fait en 1852. On est parti de Fumel à 7 heures du matin, comme vous voyez, au temps de Noël, en voiture pour Cahors.

« Toute la route, jusqu'à Cahors, a été
» triste à cause du temps et de la douleur
» de la séparation ; les chevaux étaient fati-
» gués, *nous sommes arrivés à la nuit*. Mon
» mari m'a menée chez un libraire chercher
» un livre qu'il m'a choisi pour mon voyage.
» C'était *Le Dante* (traduction de M. Deles-
» cluze), puis nous sommes rentrés à l'hôtel,
» attendant la diligence de Toulouse qui
» passe à huit heures. Le lendemain, au
» jour, nous nous sommes arrêtés à Brive-
» la-Gaillarde pour déjeuner (voilà déjà
» 24 heures !) A Châteauroux nous avons
» pris, le lendemain, le train à 10 heures du
» matin et nous sommes arrivés à Juvisy à
» 6 heures du soir. Il a fallu attendre 2 heu-

» res à Juvisy. Mon pauvre Bertrand était
» épuisé de sommeil. Rien n'est fatiguant
» comme ces transvasements, surtout la
» nuit et par le froid. Puis à Evry il a fallu
» appeler longtemps le batelier, puis, enfin,
» nous n'avions pas la clef du parc ; il a
» fallu faire le tour... Après tout cela nous
» sommes arrivés à 10 heures du soir à la
» grille. »

C'est improbable n'est-ce pas ?... deux
nuits et trois jours, et passer la rivière et
faire le tour d'un grand parc à pied, par une
nuit de décembre, avec un enfant. Tout cela
paraissait un peu fatiguant sans doute, mais
très simple. — Votre grand'mère avait un
parfait caractère, je ne saurais trop vous le
redire ; elle ne pensait jamais à elle, c'est
entendu... mais de plus il y avait dans cette
société un dédain des conditions maté-
rielles digne des Pères du Désert. Je ne
sais si les intellectuels de profession l'ont

aujourd'hui, cette indifférence, au point où l'avaient alors, par insouciance, les intellectuels de l'aristocratie.

« Mon père et Louis nous ont reçus à
» bras ouvert..... En entrant j'ai vu, avec un
» grand serrement de cœur, une petite table
» étroite, avec une lumière dessus et un
» fauteuil de chaque côté. C'est là que mon
» père et Louis passent leur soirée. Louis
» ne peut plus entendre quand la table est
» grande, il faut qu'on lui parle dans son
» oreille. Nous sommes restés un quart
» d'heure ensemble bien tendrement, puis
» mon père m'a menée coucher... J'en avais
» grand besoin !

» Le lendemain matin j'ai vu Mémère. Elle
» n'est pas mal et si bonne que l'on voit que
» son âme garde toute sa vivacité... » Mé-
mère, dont vous voyez le portrait en cos-
tume Louis XV, tenant à la main un cahier
de musique, avait alors 97 ans.

La douce présence de Victorine, entre son père très affligé et son frère envahi subitement par la terrible surdité dont il a souffert jusqu'à la fin, fut un vrai secours pour l'un et pour l'autre, puis M^{me} de Sainte-Aulaire revint de Saint-Eusoge où elle avait soigné votre tante d'Harcourt à la naissance d'Aline. M. de Langsdorff revint de Fumel avec Victor et Emile et l'on se retrouve tranquille à Etioles.

» En revenant à Paris, en février, on ne
» parlait absolument et partout que du
» mariage impérial..... c'était un feu roulant
» d'anecdotes toutes plus curieuses les unes
» que les autres. M^{me} Bocher nous a mises
» au courant de tout avec une animation,
» un entrain, une gaîté qui nous ont parfaite-
» ment amusés ;..... en sortant de six mois
» de campagne, M^{me} Bocher fait l'effet d'un
» verre de vin de Champagne pris à jeun ;.....
» elle porte à la tête. »

Le mouvement social est d'une animation incroyable dans le groupe orléaniste, pendant ces années ; chez MM. Thiers, Duchatel, Rémusat, Broglie, d'Haussonville, Guizot, dans tout le gouvernement tombé, il y a comme un feu d'artifice d'esprit, d'entrain : l'opposition est violente, mais nullement morose et, comme toujours en France, on se dédommage par l'esprit de ce que l'on a perdu en autorité. Le gouvernement d'autre part, la cour surtout, est magnifique ; l'Empereur, sévère contre les oppositions de fait, est au contraire courtois et presque flatteur envers les vaincus distingués qu'il voudrait attirer, il aime l'esprit et fait des avances qui rendent leur position assez agréable. Entre la magnificence d'une part et l'excitation intellectuelle de l'autre, ces quelques années sont un vrai feu d'artifice.

Dans ces dernières années, les impressions se pressent et prennent les teintes

violentes du soir. Victorine le sent et parle de l'âge qui vient comme parlerait une fleur qui sent venir l'automne.

« Nous voici à la fin de notre séjour
» à Paris. Quand on est fort jeune on a
» pour soi-même un intérêt si vivace et si
» passionné que l'on voudrait tout noter.
» Plus tard, l'on ne note que ce qui paraît
» avoir de la valeur; ce qui en a toujours,
» c'est ce qui fait faire un pas dans la vertu
» et dans la vérité: Un exemple de retour
» à la foi, une impression qui ouvre un
» jour nouveau sur le monde invisible, tout
» ce qui nous fait aimer Dieu davantage,
» voilà les perles qu'on trouve sur le che-
» min, passé quarante ans. Puis, il y a les
» choses de moindre valeur que les perles,
» qui en ont aussi cependant. Un livre qui
» vous a amusé, un spectacle dont vous
» avez été témoin, non pas au théâtre,
» mais dans le monde; une étude à laquelle

» vous avez pris part vivement; seulement,
» je trouve qu'au déclin de la jeunesse ce
» n'est plus de la même source que décou-
» lent les plaisirs. Le monde est plus aride,
» et comme votre public vieillit comme
» vous, il y a moins de chance de décou-
» verte; aussi il faut vieillir plus en se res-
» treignant, qu'en se répandant. »

Vous allez voir comment Victorine vécut et sentit doublement, pendant ces deux dernières années, les inquiétudes maternelles. « Mon petit Bertrand est ma-
» lade au moment de la première com-
» munion d'Emile. J'ai vu que toute la
» maison craignait la fièvre typhoïde; j'ai
» passé huit jours bien tristes, sans cepen-
» dant que l'inquiétude me pénétrât jus-
» qu'au fond. Nous étions à la fin du
» carême, mes plus mauvais moments ont
» été au commencement de la semaine
» sainte. Un des premiers jours, j'avais

» passé la nuit près de lui, j'étais fort
» triste parce qu'il avait eu le délire et
» plusieurs fois ne m'avait pas reconnue;
» j'ai été à l'église, où j'ai trouvé l'abbé
» Dumax, je lui ai dit ma peine; l'excellent
» homme a été bien sympathique; il ne
» pouvait rien me dire qui dût me ras-
» surer, aussi ne l'a-t-il tenté qu'en me
» disant :

« — Ayez confiance! Priez Dieu! Peut-
» être est-ce une épreuve qu'Il vous envoie
» pendant les jours anniversaires où Il a
» souffert et le jour commémoratif de sa
» résurrection, le jour de Pâques, vous
» enverra-t-il ses consolations! »

« Je suis partie avec, dans le cœur, ces
» paroles qui y répandaient une singu-
» lière consolation. J'ai senti mon cœur
» si uni à Dieu que la douceur de cette
» impression dépassait l'angoisse de mon
» inquiétude. La paix dominait toute chose,

» et j'ai attendu le jour de Pâques en
» confiance.

« Ce jour-là, le mieux était si prononcé,
» que j'ai pu, sans inquiétude, assister à la
» grand'messe et y communier.

» Que Dieu soit béni de tous les biens
» temporels qu'Il nous donne; mais, avant
» tout, plus que tout, des secours religieux
» qu'Il nous accorde dans nos épreuves,
» du bonheur qu'il y a à se sentir à Lui.
» O mon Dieu! faites-moi la grâce de ne
» jamais vous offenser..... Laissez-moi le
» sentiment de votre amour qui remplit
» l'âme joyeuse ou affligée d'ineffables
» douceurs, répandez votre grâce sur tous
» vos enfants. Je vous recommande tous
» ceux que vous m'avez permis d'aimer. »

La première communion d'Emile est un moment mêlé d'anxiété et de douceur. L'enfant, difficile d'abord, s'adoucit et....
« sa petite mine est redevenue joyeuse et

» ouverte. Non seulement il était bon, mais
» il le paraissait, ses catéchismes lui plai-
» saient, il en sortait tout heureux. Pendant
» les quatre derniers jours, je n'ai guère
» quitté l'église avec lui. Il y avait une
» grande douceur à passer ainsi quelque
» temps si près de Dieu, au milieu d'un
» petit peuple si pur, si pieux, si fervent.

» Entre cette première communion et la
» maladie de Bertrand, j'ai eu peu de temps
» pour la vie du monde, cette année. Jas-
» min, notre poète agenais, est venu à Paris.
» Mon mari m'a demandé d'écrire quelques
» pages sur lui pour le mettre en train lui-
» même d'un article qu'on lui demande.

» Ce qui m'a le plus amusée, c'est un
» concert donné par M^{me} d'Haussonville et
» M^{me} de Broglie. J'ai eu des impressions
» très diverses ce jour-là. Il y avait d'un
» côté l'ancien Broglie, de l'autre le nou-
» veau.

» Il y avait, dans ce salon, bien à voir, à
» étudier et à aimer. Je les aime et les
» apprécie tous beaucoup.....

» M^{me} de Vicence a marié cette année
» son second fils Olivier avec M^{lle} de Croix.
» Ce mariage était splendide et m'a rappelé
» ce qu'on m'a dit des fêtes Impériales. Il
» y avait un genre d'éclat, de pompe, un
» peu théâtrale, sans ridicule ni exagération,
» qui m'a frappée comme quelque chose
» de très nouveau et m'a rappelé ce que ma
» mère me disait de l'Empire. Ce n'est pas
» la magnificence aristocratique qui donne
» l'impression de gens établis depuis tou-
» jours et avec une certaine insouciance
» dans l'abondance et la grandeur. C'était
» une magnificence qui estime la repré-
» sation, pour ainsi dire, comme une res-
» ponsabilité; c'était un peu comme un
» devoir accompli, autant par ceux qui re-
» présentaien que par ceux qui regardaient.

» Il faut qu'il y ait eu, à la cour de l'Empereur, certaines traditions à cet égard, car
» on trouve dans les femmes qui ont survécu à cette cour, certains caractères analogues. Toutes ont des manières qui se ressemblent quand elles se retrouvent dans le monde, quelles que soient les diversités de leur nature personnelle. Chaque régime a son vernis; le vernis impérial est le décorum, le vernis aristocratique est la distinction, le vernis d'Orléans est le naturel. »

En été eut lieu le départ pour Fumel, le dernier. Dorénavant, mes enfants, il n'y a plus qu'à lire les pages du journal; comme je l'ai dit, les impressions sont les mêmes, seulement plus colorées par la lumière intense du soir.

« J'ai été fort triste en quittant Etioles cette fois-ci; au regret toujours plus vif de quitter mes parents se joignait l'in-

» quiétude sur la santé de Mémère..... Nous
» sommes arrivés à Fumel par une route
» toute nouvelle et notre voyage a ressem-
» blé à une promenade. Au milieu de la
» nuit, à Châteauroux, nous avons pris la
» malle-poste. Le lendemain nous avons
» couché à Peyrac, petit village du Lot, où
» nous attendait Cadet avec notre voiture.
» Nous avons eu, en les voyant, l'impres-
» sion d'être arrivés.

» L'auberge était une de ces auberges
» d'autrefois, dans un pays d'autrefois aussi,
» c'est-à-dire écarté des grands chemins,
» ayant cet air pauvre, paisible et isolé
» qu'ont tous les pays que ne traverse au-
» cune ligne de chemin de fer à bien des
» lieues à la ronde. On y rencontre des voya-
» geurs à cheval, avec un manteau attaché
» derrière la selle, qui vont à petits pas, mé-
» nageant leur monture. On descend de-
» vant une petite maison toute biscornue,

» posée de côté sur la place, sans façade.
» On entre par la cuisine et on ne trouve
» rien de prêt. On compte sur un voya-
» geur, quelquefois sur deux, dans les bons
» jours; mais jamais ces flots de peuple,
» comme en versent les convois dans tous
» les lieux de stations; aussi on voit dans
» le ton, dans les manières des hôtes l'habi-
» tude de parler à des hommes, non à des
» masses. L'hôte vous dit : — Etes-vous
» fatigué? venez-vous de loin? — et aux
» enfants..... — Pauvres petits, vous avez
» faim, vous voulez du lait bien chaud!.....
» — Cela fait plaisir et d'autant plus
» de plaisir qu'on sent que cela dispa-
» raît peu à peu... La figure de ce monde
» change!

» Le lendemain, à la pointe du jour, nous
» sommes montés tous dans notre voiture,
» et nous avons été, en passant par Puy-
» l'Evêque et en traversant un vrai jardin,

» jusqu'à Souturac, dans le rayon de nos
» promenades habituelles.

» Nous sommes arrivés par un temps
» charmant, au milieu du jour, à Fumel.
» Quel beau pays! je le sens chaque année
» avec un sens plus intime.....

» Je me suis trouvée bien à Fumel, ce
» lieu me plaît; j'y ai cette année encore
» mes chers enfants. Mon mari est toujours
» tendre pour moi et je sens tous les ans
» davantage ce qu'il y a de bon, de beau et
» de noble dans son caractère. Je l'aime du
» fond de mon âme!...

» Les leçons des enfants sont arrangées
» avec une grande régularité..., etc., etc. »

Au mois d'août, dans les jours brûlants,
on fut à la *Teste*, au bord de la mer. Ce que
l'on appelle aujourd'hui Arcachon n'était
encore qu'une forêt de pins où quelques
maisons se construisaient. On aurait dit un
village de colons dans le nouveau monde...

» Je vais souvent avec mon frère à la
» chapelle qui est au milieu des bois; la
» route qui y conduit sent encore un pays
» inhabité et qui a une face tournée vers la
» sauvagerie et l'autre vers la civilisation;
» les maisons, à peine bâties au milieu du
» bois, sont habitées par des gens bien mis
» et qui apportent les besoins de la vie du
» monde. On entend le son des pianos sortir
» du milieu des bois et ce n'est qu'en cher-
» chant bien que l'on trouve cachée entre
» les arbres une maison bien propre, bien
» jolie et si nouvellement bâtie qu'elle sent
» encore la résine comme le pin avec lequel
» elle a été construite. Nous avons ri en
» voyant attaché à un arbre de la forêt une
» grande carte de papier blanc sur laquelle
» étaient inscrits ces mots : « *Glaces et Sor-
bets.* » Or rien ne nous indiquait où se
» trouveraient ces rafraîchissements! »

Avec toutes les remarques amusées, fraî-

ches et jeunes qu'elle recueillait en passant, comme on ramasse des fleurs, il y a la grande et profonde émotion que la nature lui donne. Ses lignes sur la mer sont admirables et ce qu'elle éprouve auprès des marins explique la vocation de votre père, qui lui aussi aimait la mer dès son enfance et ne quitta sa vie de marin que par des idées d'un devoir supérieur.

« J'ai retrouvé la vie de la mer avec
» un ineffable bonheur.... Je me suis re-
» portée à bien des années en arrière et
» j'ai retrouvé ces impressions d'admiration
» que la vue de la mer m'inspire et qui ne
» s'éveillent pas autant devant toute autre
» beauté. Ce n'est pas que rien ne me
» paraisse beau dans ce monde si ce n'est
» la mer ! mais rien ne me paraît avoir la
» même nature de beauté.... rien ne s'em-
» pare si entièrement de l'âme de telle
» sorte qu'elle n'est pleine que de ce spec-

» tacle, et l'on ne sent plus de la vie que
» cette seule sensation. Cette incomparable
» majesté qui dépasse même ce que l'ima-
» gination peut rêver et qui peut à peine
» rester dans le souvenir tant elle est intense,
» rien n'en peut donner l'idée.

» Il y a des moments où, de même que
» nos yeux sont obligés de se fermer
» devant l'éclat du soleil, notre âme aussi
» ne peut supporter la vue de cet éclat trop
» éblouissant de la beauté morale du
» Créateur.

» J'ai éprouvé cela lorsqu'après être arri-
» vés au phare et avoir marché pendant
» une demi-heure dans le sable brûlant,
» dans lequel on ne pouvait entrer avec
» ses souliers et qu'il est bien difficile
» d'affronter nu-pieds, nous sommes arrivés
» de l'autre côté sur l'Océan.

» Là, j'ai retrouvé, comme à Gorée, ce
» rivage qui semble tenir à la fois de la

» terre et de la mer. Il a de la mer cette
» expression de majesté..... Le sable est
» ondulé un peu, comme les vagues, dont
» il semble avoir gardé la marque et sa
» seule parure, de grands chardons bleus,
» qui reposent sur lui, semble en har-
» monie parfaite avec la couleur des
» vagues. On eût dit deux amis qui, à force
» de vivre ensemble, ont pris un peu la
» physionomie l'un de l'autre.

» La terre, au lieu de fleurs, était parée
» des dons de la mer. A chaque pas, on
» trouvait des bancs de coquillages et sur
» le bord de la mer, au milieu des eaux,
» il y avait des plantes marines.

» Pendant que nous étions là, le soleil
» s'est incliné, puis s'est penché sur les
» eaux qui ont été illuminées de son éclat,
» et en ce moment, le ciel, la terre et la
» mer, ces splendides créations, toutes les
» trois seules en face les unes des autres,

» sans vaisseaux sur la mer, sans étoiles au
» ciel, et sans bruit sur la terre, semblaient
» d'une beauté si parfaite et si intacte que
» je me suis mise à penser au premier jour
» de la Création. Je sentais que là, rien
» n'avait été retouché depuis lors. »

On sent sur la jeunesse de cette imagination l'empreinte de Chateaubriand, mais comme c'est individuel et vrai !

« Après trois semaines, nous sommes
» revenus à Fumel ; mes chers parents sont
» arrivés, comme ils nous l'avaient promis.
» J'ai bien joui d'eux. Mon père était fatigué,
» c'était notre seul souci. C'est un inexpri-
» mable bonheur que d'avoir des parents
» comme les miens, et de les voir si aimés
» de mon mari. Nous avons eu de bien
» beaux jours et nous en avons beaucoup
» joui. Le château était bien tenu. Nous
» avons donné un joli dîner, où étaient
» toutes les personnes de notre société à

» Fumel. J'étais flattée dans mon amour-
» propre, de me montrer à mes parents
» dans ce beau cadre, qui est celui de mon
» mari. »

Au retour à Etoiles, en automne, un gros chagrin surprit M. de Langsdorff; il perdit subitement, par l'infidélité d'un notaire, une grande partie de sa fortune. Je vois encore ce jour de retour; nous étions sur la rive, à la porte du parc, regardant approcher le bateau; mais je laisse la parole à votre grand'mère.

« Nous arrivions bien portants et gais à
» trois heures. Du bateau nous apercevions
» Père et Mère qui nous faisaient des signes.
» Nous débarquons, nous embrassons ces
» chers parents; puis, vers le milieu du
» sentier, je vois mon père et mon mari qui
» s'arrêtent l'air consterné. Mon père tend
» un papier à mon mari; c'était l'annonce
» de cette banqueroute; notre joie a été

» amortie. Je puis bien dire, cependant, que
» ma peine se composait tout entière de
» celle de mon mari. Je n'ai senti rien de
» personnel à aucun degré. L'argent ne
» représente à mon imagination aucun
» bonheur. »

M. et M^{me} de Sainte-Aulaire firent en sorte, mes enfants, d'atténuer cette perte dans le moment même, et de la compenser, en partie, par leurs dispositions dernières. Mais le coup fut rude pour M. de Langsdorff. Les premiers mois s'écoulèrent en démarches, pour sauver quelque chose du naufrage.

« Mon mari s'épuise en démarches, il vit
» entre Paris et Etiolles, et les premiers jours,
» il était d'une tristesse qui m'a navrée. Peu
» à peu, le travail, les soins, l'affection lui
» ont fait du bien, et j'ai vu l'amertume,
» non, ce mot ne convient pas, je ne lui en
» ai jamais vu ! mais la pointe de la douleur
» s'émousser. » Dans le premier moment,

M. de Langsdorff trouva une sympathie effective chez ses amis, et les offres empressées et insistantes de ses collègues, MM. de Bussière et de La Rochefoucauld, lui furent au cœur. Il ne les accepta pas; mais l'amitié et la camaraderie en furent doublées et continuèrent jusqu'à la fin.

Revenant à Paris pour cet hiver, le dernier, il fallut mettre Victor au collège. Ce fut une peine et une anxiété pour Victorine. Elle avait pleine confiance dans le jugement de son mari; mais justement parce que tout est commun entre eux, elle souffre quand elle entend critiquer son choix.

« Après bien des hésitations, bien des recherches, bien des émotions, mon mari s'est décidé pour Sainte-Barbe. Un soir j'étais chez les Broglie, et j'en ai parlé. Est-ce fait? dit M. Guizot, puis de son ton doctoral d'autrefois, il ajouta: « J'en suis fâché, l'esprit du collège est détestable et

» les mœurs mauvaises. » — Je ne puis dire
» le coup que j'ai senti au cœur à cette pa-
» role si nette et si sûre. J'ai voulu faire
» quelques questions; l'émotion m'a coupé
» la parole et j'ai été obligée de garder le
» silence; j'ai été bien triste ce soir-là; je me
» suis endormie en pleurant, réveillée en
» pleurant, et, le matin, pour me consoler,
» je suis montée chez mon père, qui m'a
» parlé du caractère de M. Guizot, de ma-
» nière à me rassurer; puis mon mari m'a
» menée chez M^{me} Régnier qui nous a donné
» les meilleurs renseignements, en disant
» que son mari, professeur, avait mis là leur
» fils quand il a dû lui-même suivre les
» Princes. Le jeudi suivant, Emile, avec les
» garçons et moi, avons été déposer Victor,
» non sans force embrassements, bénédic-
» tions et recommandations. »

Comme il arrive toujours, l'enfant gai et
gâté se plaint à sa mère :

« Victor a mis environ un mois pour
» s'habituer à la vie de collège; il a été tour-
» menté par les élèves, il a eu l'impression
» de n'être pas aimé là où il était; impression
» à laquelle il n'était pas habitué, le pauvre
» enfant! tellement, que ce qu'il appelle
» n'être pas aimé, c'était simplement être vu
» avec indifférence; cela suffisait pour le
» faire souffrir, et cette atmosphère si froide
» de l'indifférence lui causait un vrai cha-
» grin. Il a pleuré, en me disant que personne
» ne l'aimait. Je l'ai rassuré de mon mieux;
» mais quand il a été parti, j'ai pleuré aussi.
» Hélas! pourquoi faut-il que tout sevrage
» soit si douloureux! »

Elle devait cacher un peu son émotion à son mari, dont le sevrage avait été bien plus douloureux encore. Il est vrai que l'atmosphère qu'avait quittée le père ne ressemblait guère à celle où le fils avait grandi. D'ailleurs, ceci ne fut pas long. Victor prit

bien vite son rang de bon élève et de joyeux camarade.

La vie du monde ou du moins du monde intime continue :

« Ma mère reçoit les trois premiers
» jours de la semaine et Paule d'Harcourt le
» jeudi, de sorte que je ne sortais guère avec
» mon mari que les vendredi, samedi et
» dimanche ; je tâchais sur ces trois jours de
» m'en réserver un pour me coucher de
» bonne heure ; mais c'était difficile ; on dit
» que l'Eglise est envahissante, mais tout est
» envahissant, et faire à son choix, ou peu
» ou beaucoup me semble un problème in-
» soluble..... »

Cette dernière saison semble résumer toute sa vie ; elle est amoureuse de la nature, elle est fille aimante, mère attentive et tendre ; elle est femme du monde, elle est amie et surtout épouse ; tout cela si naturellement et avec une telle inconscience de sa valeur

et de son charme qu'elle s'étonne naïvement d'être attirée partout avec tant de bienveillance. Cependant on a l'impression que le soir arrive, on le sent je ne sais trop à quoi... peut-être parce que comme dans la nature, le ciel s'empourpre et se dore toujours plus.

« Je me demandais si un doux et vif
» sentiment de confiance qui remplissait
» mon âme au moment de la confession
» était alors bien placé, car l'on devrait être
» pénétré de ses fautes et je craignais qu'il
» n'y eût là quelque orgueil..... J'ai demandé
» à l'abbé Dumax si j'étais dans la bonne
» voie, il m'a répondu : « Vous y êtes, j'en
» réponds devant Dieu », et j'ai emporté
» dans mon âme des provisions de paix et
» de joie religieuse..... » Ces joies-là, mes
enfants, ce sont les rayons du soir, dans les
derniers jours d'été.

VIII.

Au mois de mai, subitement, — je m'en souviens comme du jour d'hier, et il y a 51 ans! — elle fut malade et en danger. Elle en sortit et vous lirez ce qu'elle dit elle-même.....

« Je perdais connaissance... Je voyais » ma mère et mon mari à travers un nuage; » j'avais perdu tout sentiment distinct. Je » me disais seulement : *Puisque la mort est* » *la vie éternelle, l'évanouissement est le com-* » *mencement de la vie;* mais j'ai été soignée » avec une tendresse qui ne me permettait » pas de trop désirer le ciel; quand je pen-

» sais à la douleur des chers objets de mon
» affection le cœur me manquait. L'image
» de la tristesse de Victor et d'Emile était
» aussi trop forte pour moi. Pour mon petit
» Bertrand il me semblait que sa douleur
» serait courte, pauvre cher, cher enfant! je
» ne l'en aimais pas moins. »

On était au mois de mai; arriver à Etiolles paraissait le port du salut. On l'y transporta en effet; on la porta dans ce bateau qui était alors le seul moyen d'arriver à la petite porte du parc, et une fois sous nos arbres, la porte refermée, il semblait qu'un asile inviolable fût atteint; et cela était vrai en un sens, car la mort y entrait avec nous.

« Comme nous arrivions à Evry la
» pluie est tombée; il a fallu me porter sur
» un fauteuil, ce que faisait mon mari et les
» hommes de la maison qui se relayait....
» le balancement, la pluie, l'impression de
» la fatigue de ceux qui me portaient, tout

» cela me mettait dans un état de malaise
» très pénible. Je suis arrivée épuisée, mais
» tous les miens bien soulagés par l'idée
» que j'étais dans un lieu sain et que j'al-
» lais me remettre. Moi, je n'avais pas cette
» impression, je ne sentais pas la conva-
» lescence. »

Quand nous sommes arrivés, la prairie, la chère prairie était à demi fauchée et ce qui ne l'était pas encore était rempli de fleurs, marguerites, sainfoins, etc. ; cette jolie flore fraîche des environs de Paris, qui lui donnait l'aspect d'un tapis rose, vert et blanc. Victorine demanda qu'on ne les coupât pas encore ; elle faisait porter sa chaise longue au bord de l'espace fleuri ; et là, elle regardait, elle composait des poésies fraîches et qu'il faut lire, mes enfants..... je ne puis trop vous raconter ces trois derniers mois. Quelques lignes de son journal vous feront suivre ce départ... on ne peut dire autrement,

c'est une barque qui s'éloigne, sans heurt, sans effort, presque sans adieux. — Elle écrit à sa sœur à propos de la mort de sa tante M^{me} du Roure :

« Je ne puis comprendre l'effroi que cause
» cette idée pour des chrétiens..... Com-
» ment, on a marché toute sa vie, on arrive
» à la porte du ciel et on ne veut pas que
» Dieu l'ouvre?...

» J'ai pu faire plusieurs semaines de
» réflexions très profondes et très intimes
» sur la maladie et je tiens à ne pas les
» oublier. La maladie me paraît comme un
» vaste champ et les souffrances comme des
» plantes que Dieu nous donne à cultiver.
» Elles produiraient des fleurs admirables
» si nous étions dociles et si nous écou-
» tions les leçons de ce Bon Maître.

» Il n'y a rien, dans la vie, qui soit si
» nécessaire que la patience; or, je crois
» qu'il y a certaines ressources pour la ga-

» gner..... Ce qui fait que l'expérience des
» uns ne sert pas toujours aux autres, c'est
» que l'on a souvent la prétention de don-
» ner des remèdes infaillibles..... Pour moi,
» j'ai acquis la conviction que pour obte-
» nir de la patience il faut se mettre dans
» une disposition extrêmement humble et
» ne dédaigner aucune ressource... On puise
» de la patience dans les grandes pensées,
» comme dans les plus petites distractions.
» Il y a des moments où les vérités, même
» les plus sincèrement acceptées, n'agissent
» pas sur nous, elles n'ont pas de saveur
» et il serait inutile de les presser pour en
» tirer un profit quelconque. Alors, il faut
» les laisser sans y porter aucune raideur
» et avoir recours à des remèdes beaucoup
» plus humbles. Le but est toujours assez
» élevé quand il s'agit d'accomplir la vo-
» lonté de Dieu, et il faut quitter, sans
» hésiter, la pensée la plus sublime pour se

» livrer à l'occupation la plus frivole, si
» cette occupation vous fait supporter, avec
» plus de douceur, la volonté de Dieu. »

Elle a recours aux lectures :

« Le commencement de *Valentine* m'a
» ravie. La description de la nature est
» pleine de charme, les sentiments nais-
» sants sont pleins de fraîcheur et les ima-
» ges sont si gracieuses qu'elles font grand
» bien à l'imagination et la distraisent de
» toute souffrance physique; mais, à me-
» sure que les passions s'éveillent, il y a,
» dans les descriptions et les peintures, des
» sentiments si exagérés et si vulgaires,
» que, loin de vous distraire, cette lecture
» ne vous donne plus que de l'agitation.....
» j'ai été obligée de la laisser. »

Ses amis sont encore un plaisir pour elle :

« Nous avons eu quelques visites
» d'amis. M^{me} de Staël et M. de Broglie,
» entre autres, ont passé quelques jours

» ici... M^{me} de Staël est une de ces personnes chez laquelle toutes les découvertes sont bonnes à faire ; elle ressemble à ces jolis pays, comme il y en a en Suisse, où toutes les vallées renferment quelque trésor charmant ; mais quand on passe seulement à côté, on ne devine rien. Elle n'a pas l'éclat du bonheur et n'attire pas les yeux, pauvre veuve, et comment l'aurait-elle ?... Elle n'a pas le mouvement de conversation, la curiosité littéraire..... qui pourrait lui en faire un reproche ? Que deviennent tous ces plaisirs quand on n'a personne avec qui l'on rentre le soir, que l'on embrasse en se couchant et auquel on dise : « Mon bien aimé, comme vous avez été aimable ou spirituel ce soir, dans ce monde où nous étions ensemble ; mais qu'il est plus doux encore de se retrouver tous deux !... Assurément, Dieu est le mari de la veuve et son inépuisable con-

» solateur; mais il faut que ces joies-là
» soient voilées et que le monde n'en sache
» rien... M^{me} de Staël a été parfaitement
» tendre pour moi et j'ai pour elle une douce
» et tendre affection..... »

Juin et juillet s'écoulent, elle ne peut plus sortir de la maison. On fauche la prairie qui, d'ailleurs, est défleurie. — Jamais elle ne dit : « je suis plus malade », elle est, de jour en jour plus *resserrée*, humainement parlant. Mais le jour qui l'éclaire devient de plus en plus surnaturel, sans à coup, sans déclamation, comme dans ces décors, où grâce à des changements de lumière, un horizon se confond et disparaît dans un autre qui s'éclaire et se précise;... elle passe, on le voit, dans un autre monde, comme portée par une force naturelle.....

« Mes lectures des livres les plus sé-
» rieux, mes occupations les plus frivoles,
» comme de rassembler des fleurs, d'en faire

» des couronnes et de les jeter après, je n'ai
» rien négligé; tout m'a été utile pour arri-
» ver au bout de mes journées. Mais rien
» de tout cela n'était une source où l'on
» pouvait puiser du courage et le garder en
» provision. Tout cela s'épuisait comme de
» l'eau recueillie dans le creux de la main.
» La seule source toujours inaltérable, vivi-
» fiante, inépuisable était la communication
» avec Dieu. J'ai à cette occasion de si in-
» concevables communications que je veux
» les marquer ici dans la crainte de les
» oublier jamais. Je demande encore à Dieu
» cette grâce, à ajouter à celles que je vais
» dire, et qui me semble aussi importante
» que toutes les autres, c'est de trouver
» l'expression juste, parfaitement fidèle et
» sans aucune exagération.

» Mes prières sont devenues beaucoup
» plus involontaires et irrégulières; sou-
» vent je m'éveillais, et, sans provocation

» de ma part, presque sans préparation, si
» ce n'est une simple élévation de mon
» cœur vers Dieu, de mon cœur qui disait :
» Mon Dieu, je désire faire et accepter tout
» ce que vous m'enverrez, tout ce que vous
» m'ordonnerez..... Je me sentais transportée
» dans une atmosphère de paix, de lumière
» et de bonheur inaltérable.

» Dès la première minute où cet état avait
» commencé, il me semblait qu'il allait
» durer toujours et que si je devais en sor-
» tir, il me semblait que c'était moi qui
» m'en éloignerais momentanément et que
» Dieu m'y replacerait quand il voudrait,
» selon sa fantaisie. Il me semblait aussi
» que mon bon ange parlait à mon âme et
» me répétait constamment que je n'avais
» mérité en rien d'arriver à cette béatitude,
» qu'il me prenait auprès de lui parce qu'il
» le voulait ainsi, que tirer de l'orgueil de ce
» que j'étais dans cette atmosphère de lu-

» mière et de paix serait aussi insensé que
» de tirer vanité de ce qu'il me mettrait des
» trésors dans la main ; à l'instant où il les
» ôterait je ne les aurais plus.....

» J'écoutais beaucoup dans cet état avec
» une grande piété, avec une soumission et
» une tendresse de cœur dont on ne peut
» avoir l'idée dans l'habitude de la vie, mais
» je parlais et je répondais fort peu. Je ne
» faisais autre chose que de demander, de
» temps en temps, ce que je pourrais faire
» pour rester dans cet état. Si les occupa-
» tions nécessaires de la vie, si les souffran-
» ces de la maladie ne me feraient pas per-
» dre la grâce de Dieu ?..... J'entendais répon-
» dre, dans mon cœur, que je fusse toujours
» tranquille ; que, si je manquais de pa-
» tience une fois, je m'en humiliasse tout
» aussitôt, j'en demandasse pardon à Dieu
» et surtout je ne gardasse dans mon cœur
» aucune espèce de tache qui pût y effacer

» l'amour de Dieu. » (*Introductus introrsus ad nescio quam dulcedinem quæ nisi vita æterna sit, nescio quid illa sit*, disait saint Augustin.)

« Le 23 sept..... Quand je sentais que cette disposition tout à fait involontaire touchait à sa fin, je n'avais pas l'idée de la faire durer; mais je me hâtais, comme quelqu'un qui va partir, de faire mes dernières dispositions et je recommandais à Dieu, avec une inexprimable tendresse, tous ceux qui m'étaient chers. A chaque demande, à chaque pensée, je recevais une réponse qui me satisfaisait plairement, quoi qu'elle ne fût pas articulée et que moi-même je ne pusse pas la rendre en paroles.

» Je sortais de cet état sans aucun choc, ni sans aucun à coup. — Tout simplement je m'en trouvais dehors, sans que le monde dans lequel je rentrais me semblât plus terne, ni plus désagréable à ha-

» biter, comme il arrive souvent, quand,
» après la lecture d'un roman, on rentre
» dans la vie ordinaire. Je dirai même le
» contraire; l'illusion et l'exagération des
» passions m'eussent été insupportables,
» tandis que les occupations les plus infi-
» mes et les plus matérielles de la vie
» n'avaient rien en elles-mêmes qui me
» fussent désagréables; mais si j'eusse voulu,
» ce qui ne m'arrivait pas, rappeler le monde
» d'où je sortais, j'aurais senti dans mon
» cœur une voix qui m'eût dit :

« C'est assez médité, il faut vivre main-
» tenant. »

Elle vivait toujours pleinement; ne pou-
vant plus se lever de son lit, elle avait fait
orienter ce lit de façon à voir, à travers la
fenêtre, un rosier rouge dont les fleurs la
charmaient. Elle écoutait les chansons popu-
laires du Morvan, que lui chantait votre
oncle d'Esterno, en contenant le son de sa

voix vibrante, mais la faiblesse augmentant il lui fallait peu de chose pour que l'émotion devînt trop forte. Souvent elle me disait : « Mon petit Bertrand est avec toi ? *Je ne m'inquiète pas de lui, tu t'en occupes, je te le confie.* » Cette parole n'a pas été vaine. — Lorsqu'elle ne put plus écrire elle dictait son « Journal » à son mari, parlant de ses amis comme elle l'aurait fait dans sa jeunesse et reconnaissante de leurs visites : « L'admirable et bien rare mérite de Blanche est d'avoir grandi pour les autres en gardant tant d'intérêt à leur bonheur. Pas une fois un désir, pas une fois un chagrin trop vif pour elle-même, ne la détournait de l'ardeur qu'elle portait au plaisir de ses amies. Aussi Blanche est toujours amusante, dévouée pour les choses graves et d'une imagination toujours éveillée. Personne n'est plus animée, gaie, piquante et auprès d'une malade je ne con-

» nais personne qui sache, comme elle, faire
» passer les heures ».

C'est avec cette liberté d'esprit qu'elle décrit le monde qu'elle quitte, la rive dont elle s'éloigne, comme un navigateur qui voit se profiler de plus en plus nettement sur le ciel du soir le rivage qui s'abaisse ; mais c'est surtout de la rive vers laquelle elle tend que lui viennent des rayons reflétés avec sa simplicité native. Il faut les recueillir d'elle-même, c'est la note particulière de cette âme que les choses surnaturelles soient éprouvées aussi simplement que celles de la nature.

« Toutes les nuits n'étaient pas aussi
» douces. J'ai eu parfois des sommeils extrêmement pénibles, pleins d'angoisses, de luttes, moitié physiques, moitié morales ; mais, une chose bien particulière, c'est que ces scènes auxquelles assistait mon imagination me semblaient seulement des

» spectacles. Il me paraissait qu'on me mon-
» trait des images, qu'on m'ouvrirait des
» jours ; mais je ne mettais pas le pied dans
» ce monde rempli de terreur et d'angoisses.
» Il n'avait point de réalité pour moi. Lors-
» que l'angoisse qu'avait excité cette vue
» était dissipée, il ne me restait que l'im-
» pression que pourrait avoir une colombe,
» bien à l'abri sous un arbre, si l'orage écla-
» tait au loin.

» 6 octobre, vers le matin..... Il y a quel-
» ques jours, après une nuit très doulou-
» reuse, j'ai passé mon bras dans le cordon
» de mon chapelet et j'ai commencé les
» prières.— Dès les premières paroles, mon
» esprit s'arrêta ; ma parole et mes doigts
» continuèrent et j'en étais au dernier grain
» des *Ave*, quand mon esprit était resté atta-
» ché à cette première parole : *Notre Père*.
» Mais je n'étais pas montée à cette signi-
» fication : « *Notre Père qui êtes aux*

» Cieux », je pensais à mon propre Père à
» moi et je revoyais en moi-même un cer-
» tain calme regard, plein de tendresse et
» d'une inexprimable mélancolie que mon
» père, assis dans l'ombre, la veille au soir,
» avait jeté sur moi sans se douter que je
» l'observais.

» Ce regard m'avait fait penser à tout ce
» que le cœur d'un père renfermait de ten-
» dresse profonde et désintéressée..... Com-
» bien il demandait peu!..... Le lendemain
» matin, lorsque mon père entra dans ma
» chambre, si empressé de savoir de mes
» nouvelles, je l'embrassai avec une ten-
» dresse inusitée et je lui dis une parole
» qui, je le vis, le toucha profondément et
» lui fut d'une grande douceur..... »

« 8 octobre..... Nous avons eu, dans la
» famille, un bien solennel événement, il a
» un nom bien triste dans le langage du
» monde. Mais, mon Dieu, dans le vrai,

» celui qu'on ne parle qu'à vous, je devrais
» me servir d'une autre expression ; et ce
» journal, destiné à mon bien aimé mari,
» ne doit renfermer que des expressions
» vraies et dignes de passer sous les yeux
» de Dieu.

» Nous avons perdu notre grand'mère
» qui nous a quittés dans les sentiments les
» plus pieux, les plus solennels.

» Bon Dieu ! que la mort est chose sim-
» ple, que ce qui serait bizarre et impossi-
» ble serait de vivre éternellement ! et com-
» bien tous ces instincts vers l'immortalité,
» dont le cœur est rempli, seraient impos-
» sibles à satisfaire dans une vie toute au
» présent..... Quoi qu'il en soit, je ne veux
» pas parler de ce sujet aujourd'hui..... j'y
» reviendrai plus tard ; peut-être !... »

« 8 octobre..... Je veux écrire sans être
» gênée par la main chérie qui me sert.....
» Que Dieu la bénisse cette main que j'em-

» brasse et qu'elle ne quitte jamais mon
» cœur. Elle a été celle où je me suis ap-
» puyée constamment pour me réjouir, dans
» mes jours de joie, ou me consoler, lors-
» que j'avais besoin de soutien..... »

Ce jour-là, ils n'écrivirent plus ensemble, comme dit le Dante..... C'était un merveilleux jour d'octobre, le ciel d'un bleu intense, la lumière d'or liquide. Est-ce que je me trompe, mes enfants, en pensant qu'il n'y a de ces jours-là qu'à Etiolles? — Nous la portâmes à l'ombre d'un grand sapin, devant le château. Nous étions assis autour d'elle les uns ou les autres, en silence le plus souvent. — Levant les mains et regardant au ciel, elle s'écria tout à coup : « *Ab! quelle joie, quelle joie, quelle joie!*... » d'un accent si profond, si plein, si tranquille à la fois, que nous fûmes tous saisis de respect, comprenant que l'ange avait passé au milieu de nous, comme dit l'Ecriture..... Personne ne

la questionna. Ce fut ce soir-là qu'elle reçut le dernier sacrement. On dit les prières de la recommandation de l'âme..... elle murmurait : « quelles belles paroles ! », comme avait fait le nonce, quand il avait lu sur elle et sur son mari les bénédictions nuptiales.

Le lendemain elle parlait peu; d'une voix faible mais toujours harmonieuse et douce... « Mon petit Bertrand, je suis bien malade... Qu'est-ce que doit faire un enfant quand sa mère est bien malade ?... — Prier Dieu de la guérir... — Oh ! non, répondit-elle vivement, en levant son petit doigt, comme elle le faisait quand elle nous expliquait nos leçons..., il doit prier Dieu de la prendre dans le Ciel. — Oui, répondit l'enfant, avec ce regard simple et franc que vous lui avez connu.

Le lendemain elle dicta encore à son mari une pieuse phrase de tendresse que la faiblesse interrompit... Comme elle respirait

avec peine, il la porta et la berça dans ses bras une partie de la nuit; elle était petite et menue; lui très grand et très fort... elle ne parlait plus, et quand il la reposa sur son lit, elle expira.

C'était le 12 octobre 1854.

